

Barres, Maurice
L'appel du Rhin

MAURICE BARRÈS
de l'Académie française

L'APPEL DU RHIN

LA FRANCE
NS LES PAYS RHÉNANS
(UNE TÂCHE NOUVELLE)



PARIS
SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE DE FRANCE
10, RUE DE L'ODÉON, 10

1919

Troisième mille.

LA FRANCE
DANS LES PAYS RHÉNANS

DU MÊME AUTEUR,

A LA

SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE DE FRANCE :

L'APPEL DU RHIN

LA MINUTE SACRÉE

METZ ET STRASBOURG

Novembre 1918

1919

MAURICE BARRÈS
de l'Académie française

L'APPEL DU RHIN

LA FRANCE DANS LES PAYS RHÉNANS

(UNE TÂCHE NOUVELLE)



PARIS

SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE DE FRANCE
10, RUE DE L'ODÉON, 10

1919

IL A ÉTÉ TIRÉ

SOIXANTE DIX EXEMPLAIRES SUR VELIN DE RIVES

MARQUÉS DE I A 70.

EXEMPLAIRE NUMÉRO

2,893

AVANT-PROPOS

MÉDITATION AU CIMETIÈRE DE CHAMBIÈRE

29 novembre 1918.

Cent mille drapeaux improvisés, un peuple en délire qui rompt sa chrysalide et prend des ailes françaises, une clameur sans arrêt, des torrents de larmes de joie. Et plus que tout, ce qui nous révèle le profond secret des cœurs, à Metz, à Strasbourg, à Colmar, à Mulhouse, c'est la folle amitié, l'extase des plus humbles enfants devant le soldat français. Ces fêtes de résurrection, ces jours du suaire déchiré sont pleins d'une merveilleuse enfance, c'est-à-dire d'espérances.

Quelles espérances ? Où est le mot d'ordre ? Aujourd'hui, sitôt qu'un Français approche des territoires d'Alsace et de Lorraine et de leurs peuples enflammés de joie, il est saisi, happé par ce délire formidable, par ce Mælstrom moral.

Nous avons connu le plaisir profond de marcher en troupeau, coude à coude, d'un même mouvement obstiné et d'être des centaines de mille revenant vers l'Est, menés par le désir du Rhin. Nous allions à travers la Lorraine et l'Alsace, étroitement pris dans notre espèce, nos gestes serrés dans les gestes de tous, notre âme confondue dans

la volonté de notre race. Nous étions engrenés les uns avec les autres. Contagion du geste, quand toutes les mains agitaient des mouchoirs à toutes les fenêtres et sur les toits; contagion du cri, quand la ville entière s'embrasait de clameurs; contagion des pleurs. Il y avait dans notre cortège quelque chose des grandes migrations animales; cependant la part divine y débordait et ruisselait. Nous savions que nous rapportions au milieu de nos colonnes l'arche sacrée. Ces émotions souterraines s'élevèrent au sublime des plus hautes tragédies quand l'immense cortège, chefs en tête, reprit possession des cathédrales et des forts, et s'en alla tremper ses drapeaux dans le fleuve. Je doute que d'autres générations à travers les siècles aient éprouvé à ce degré les ivresses de la vie grégaire. Maintenant nous avons besoin de nous ressaisir, de faire notre examen de conscience et de dresser un nouveau plan.

*
* *

Ce matin, je suis allé, seul, au cimetière de Chambière, auprès du monument dédié par les Messins aux soldats français du siège de 1870.

Matinée charmante de douceur et de silence. Deux choses ont changé ici depuis ma dernière visite. Jadis, on entendait sans trève la fusillade des Allemands s'exerçant au tir dans la prairie voisine. C'était odieux, ce tapage de haine autour de ces morts malheureux. Maintenant les morts reposent apaisés au milieu d'un vaste silence amical, et, spectacle émouvant, ils sont entourés par des

centaines de croix blanches toutes neuves, qui portent chacune, en allemand, la même inscription : « Ici, un guerrier français (son nom), mort au champ d'honneur pour sa patrie. »

Pour une fois que les Allemands se conduisent avec convenance, il faut leur en donner acte. C'est bien à eux, d'avoir ainsi rassemblé nos soldats de 1914 et 1918 autour de leurs aînés de 1870. Ce cimetière, jadis terrible de désolation, est devenu la plus glorieuse image de la ténacité française. Nous y venions honorer la touchante fidélité des dames de Metz à leurs défenseurs, qu'elles ont consolés dans les hôpitaux et dont elles soignent la tombe ; aujourd'hui, nous y voyons les fils de France étendus autour de leurs pères vengés, dans la terre reconquise. Quel élargissement de la fidélité française ! Tout est transfiguré. La Moselle, au bas de la prairie, en glissant vers Trèves et Coblence, a pris un air de fierté.

Je me rappelle qu'il y a vingt-deux ans j'ai fait ma première visite à Chambière. Je descendais jusqu'à Coblence en visitant les villes et les nombreux villages clairs et paisibles de la rivière, et dans ma tête, en cours de route, s'organisaient une suite de petits récits où je comptais donner une voix aux aspirations françaises que je tâchais de recueillir. Hélas je dus m'en tenir à deux livres sur l'Alsace et sur la Lorraine, parce qu'au Luxembourg, sur la basse Moselle et dans le Palatinat, la grâce de la France cédait trop évidemment devant la force de la Prusse.

Vainement au long de ces pays rhénans je regardais et j'écoutais. Partout les annales et les monuments y four-

nissent à la vie de puissantes substructions romaines; partout de belles parentés s'avouent ; la détestable Prusse cependant avait mis ses couleurs sur toutes les surfaces et détourné de nous les imaginations... La Prusse, en 1896, offrait trop d'avantages à des gens fort réalistes qui s'enchantaient d'être associés aux bénéfices de la plus puissante maison de commerce qu'il y eût dans le monde. J'ajournai de décrire plus avant nos « Bastions de l'Est » et d'exprimer selon mes forces, notre éternel désir du Rhin, le *Rheingelust.*

Aujourd'hui voici que se lève l'heure que nous attendions, et je vais faire ma prière de remerciement aux morts de 1914, aux morts de 1870, aux morts de 1815, de 1814, à tous nos défenseurs séculaires, dans la vallée du Rhin. Ces vaillants voulaient sauver la France et désarmer l'Allemagne. Ils doivent être obéis. La prière que nous apportons sur leur tombe est de gratitude et de ferme propos. Que chacun selon sa vocation travaille à remplir leur suprême volonté !



Il existe un génie rhénan, que l'on peut dire à la fois germanique et latin, et qui redonnera quelque jour des fleurs incomparables. C'est, il me semble, une aptitude à traiter le mystère en pleine lumière. J'en écrirai l'histoire, j'espère, avant que je repose dans la terre lorraine. Depuis cinquante ans, cet esprit riche et profond n'était plus guère saisissable. Il survivait un peu chétivement chez de rares individus. Ses feux étaient en veilleuse. J'y

pensais toujours en regardant sur les prairies de la Moselle les colchiques d'automne. Il y a des moments où nos extrémités se refroidissent terriblement, des moments où le sang français cesse d'affluer sur nos frontières. Mais une fois encore les défenseurs de la civilisation parviennent à dégager, à relever le rempart fait du fleuve, de murs et de fossés au delà duquel les Romains ont, durant des siècles, refoulé la Germanie. (1) Organisons-nous pour agir.

C'est la nécessité qui nous appelle et nous contraint à cette enivrante tâche. Il est clair qu'en face d'un bloc de 80 millions de Germains qui vont quasi invisiblement travailler à se réunir, 38 millions de Français (mettons 40 millions avec les Alsaciens-Lorrains) continuent de courir le plus grand danger. Avant la guerre, nous demandions le service de trois ans, une artillerie lourde et des munitions. Avant le traité de paix, demandons des clauses qui nous arment. Pour n'avoir pas encore une fois à improviser une défense miraculeuse sur la Marne, il nous faut préparer les défenses naturelles du Rhin. L'expérience est faite. Depuis deux mille ans les Gallo-Romains et les Germains se battent pour la rive gauche. Sa possession correspond à des nécessités que chaque génération a éprouvées. Il nous y faut nous organiser avec huit ou dix millions de Belges et de Wallons, qui sont nos frères d'armes, et lier partie avec la population du Palatinat, de Trèves et de Cologne. Nous devons collaborer, nous les intellectuels, avec nos soldats et nos administrateurs pour réunir des peuples dont les racines s'emmêlent et pour

---

(1) Voir les notes à la fin du volume, page 87.

dresser une digue épaisse, toute pleine d'infiltrations lentes, du haut de laquelle les peuples libres surveilleront la profonde et dangereuse Germanie.

*
* *

Qu'on ne croie pas, quand nous demandons des précautions sévères contre l'Allemagne, que nous soyons déterminés par quelque haine aveugle. A l'origine de notre pensée, *in principio*, il n'y a pas la haine de l'Allemand. Dans l'Allemagne des poètes et des savants, dans l'Allemagne des industriels, dans l'Allemagne des soldats nous savons reconnaître de grandes qualités. Elles n'ont pas subsisté toutes pures dans le succès. L'Allemand, pour des raisons claires comme le jour et suivant une courbe que nous pourrions dessiner, s'est perverti quand il a cru dominer le monde, et il est devenu le Boche.

Le Boche, une fois battu, se fait horreur à lui-même. Beaucoup d'Allemands reconnaissent qu'ils se sont trompés en déchaînant cette guerre. Et déjà avant cette guerre on en connaissait qui disaient : « Si nous pouvions travailler avec les Français nous ferions de grandes choses. » Cette collaboration industrielle et spirituelle, nous allons l'organiser, petit à petit, dans ces espaces bordés par le Rhin et brodés par ses légendes, sur une terre où nous avons des ancêtres communs. Nos petits-cousins de Spire, de Worms, de Mayence, de Coblence, de Trèves et de Cologne subissaient, bon gré mal gré, des maîtres déshonorants qui repassent le fleuve. Ils subissaient des maîtres ; des chefs viennent les redresser. Des envahis-

seurs les avaient bochisés, des libérateurs vont les débochiser. Sur toute la rive gauche, le destin des peuples retrouve son droit fil. Nous voici à l'un de ces moments décisifs où une volonté humaine peut agir sur l'avenir. C'est maintenant l'affaire d'un beau génie organisateur à la française, ferme, clair et généreux, d'établir sur ce territoire où les deux nations se rejoignent, un plan général de discipline et d'éducation conciliatrice, afin d'apaiser la querelle de races qui reconnaissent leurs qualités et ne nient pas qu'on en pourrait faire localement un mariage.

Sur le glacis que la victoire et l'intérêt du monde livrent à notre protection, il peut être créé la plus étonnante variété humaine, un type humain pressenti dans les rêves des grands Français qui aimaient l'Allemagne et qui se trompaient sur elle parce qu'ils lui attribuaient toujours quelque chose qui n'était qu'en eux. Leur illusion peut prendre un corps. Peuples du Rhin, au milieu desquels Gœthe se forma, nous vous appelons à la vie !

***

Comment s'y prendre, comment faire partager aux Rhénans notre foi en la France ?

Pour accomplir cette œuvre d'unification, une autorité est nécessaire. Les Trévirois, les gens du Palatinat et de Cologne auront à faire demi-tour sur place et à ramener leurs regards de Berlin sur Paris. Mais cette autorité qui va d'abord s'imposer, comment se fera-t-elle accepter ? L'administration se devra doubler d'un apostolat. Lequel ?

Ces Rhénans de Spire à Cologne, ces Mosellans de

Sierck à Coblence, il nous va falloir les connaître, région par région, classe par classe et, je dirais, individu par individu. Et quand certains intérieurs d'âmes nous apparaîtraient terriblement germaniques, ce ne serait plus aujourd'hui une raison pour que nous nous détournions de les observer de la seule manière qui vaille, c'est-à-dire avec sympathie. Il faut que nous mettions au jour les énergies opposantes qu'ils ont dans leur être, tout ce qui en eux nous surveille et nous contredit. Conscience sur table ! Nous ne sommes pas de ceux pour qui les énergies n'existent pas parce qu'ils sont incapables de les comprendre. Nous voici leurs chefs. Qu'est-ce que nous leur apportons qui justifie à leurs yeux notre commandement ? Et quand nous disons que nous les libérons, que nous les sauvons de la Bochie, qu'est-ce que nous leur proposons de positif ?

Ce problème, plusieurs fois déjà dans ces mêmes lieux, il fallut le résoudre. Trèves fut capitale gallo-latine, et Napoléon a placé des préfets où César-Auguste avait déjà institué les s ens. Et justement à Metz, le soir de la rentrée de nos troupes, Louis Madelin, au cours d'une conversation amicale où nous échangions nos enthousiasmes, me faisait remarquer que les comtes de Charlemagne, roi des Francs (et qui n'a jamais été que pour l'agrément d'Hugo et à la faveur d'une rime riche « empereur d'Allemagne ») formaient entre les préfets du César romain et ceux du grand empereur français un chaînon intéressant (2).

---

(2) Voir la note 2, page 87.

« Il a tenu dans notre verre » trois fois, le grand fleuve. Ses riverains ne s'en plaignirent pas. On peut en croire les livres. Mais pour me persuader, les livres ne valent pas ce que j'ai entendu et vu depuis mon enfance, en Lorraine, en Alsace, et qui s'est mêlé pour la vie à toutes mes pensées. Chez nous, on connaît la vallée du Rhin. On en est. Il s'agit qu'augmentés par notre victoire, nous arrivions au milieu des Rhénans comme une force et une lumière pour nous élever ensemble au-dessus de ce qui nous sépare et nous particularise.

***

Ne m'aventurant à parler que du domaine où mes études me donnent si peu que ce soit d'autorité, j'ai hâte que nous proclamions qu'un rôle immense est réservé aux universités de Nancy et de Strasbourg, la première apte à fournir une floraison d'ingénieurs à toutes les industries de cette puissante région, et la seconde développant toutes les études qui peuvent exprimer et enrichir l'esprit régional rhénan. Il y a des manières de travailler et des manières de sentir qui sont propres aux pays de Lorraine, d'Alsace, de Luxembourg, du Palatinat et à toute la terre celto-rhénane. Les laboratoires et les chaires professorales des deux grandes universités de l'Est doivent être les instruments de cette culture et les réveilleurs de ce génie indigène. Qu'elles soient à cet effet puissamment outillées et dotées par l'Etat et par de libres groupements d' « amis de l'Université » ! Et nous tous, écrivains, philosophes, artistes qu'anime l'Esprit de l'Est, nous sommes

prêts à collaborer à cette tâche nécessaire d'ennoblissement et d'unification (3).

Je ne me réjouis pas seulement de voir nos soldats au Rhin, mais d'y voir notre pensée. Nous voilà au bord du fleuve qui sépare la Gaule de la Germanie, au bord de l'abîme. Nos maîtres intellectuels, qui parfois se perdirent dans ces brouillards et ces eaux profondes, se faisaient de la France une idée subalterne : mais nous, en 1918, nous revenons ici vainqueurs et mieux renseignés qu'ils ne furent sur les situations respectives du Français et de l'Allemand, car nous avons découvert dans l'Allemagne la putridité boche. Notre élan intérieur, bien guidé, va suivre notre expansion nationale. Nous oserons délivrer les divinités du Rhin, asservies, avilies par la Prusse. Nous dégagerons ce que les apports d'outre-Rhin avaient enseveli. Le tremblement de terre libère des sources profondes. Nous ranimerons la pensée d'un Gœthe, qui n'est jamais plus intéressant que dans sa période rhénane, quand il résiste aux froides élégances du XVIIIe siècle parisien finissant et ne tombe pas encore dans le pseudo-classicisme de Weimar. Son équilibre assez instable dans la vallée du Rhin, n'est-ce pas son plus aimable moment, humain, fécond et méconnu systématiquement par l'Allemagne prussienne ? Que de précieuses nuances, sur cette rive gauche où la Germanie vient expirer par teintes mourantes, nous aurons à protéger, à dégager des apports brutaux qui les dénaturaient !

Nous en reparlerons. Mais dès cette première minute,

---

(3) Voir la note 3, page 87.

proclamons que dans ces glacis que nous voulons rendre inaccessibles à la Prusse et favorables à la France, rien ne se fera d'excellent si leurs organisateurs ne sont pas soulevés de terre par l'amour de ces territoires magiques et par l'éternel « désir du Rhin ».



Dans le cimetière messin je pense à tous nos soldats et puis au sonneur de clairon Déroulède. Voici notre ami pleinement récompensé de son long rêve passionné.

La fidélité de l'Alsace et de la Lorraine à la France, et de la France à l'Alsace et à la Lorraine, par son admirable beauté morale, ajoute dans le monde entier au prestige de notre nation. Et de cette constance, Paul Déroulède fut le plus grand apôtre. Elle se personnifie en lui. Sa Ligue des Patriotes, où son âme avait pris chair, rendit un grand service quotidien. Elle fut vis-à-vis de l'Alsace-Lorraine la bonne volonté visible de la France. Les faits parlent avec tant de force que nulle contradiction ne peut plus se produire. C'est fini des plaidoiries et des discussions. Déroulède est un classique du patriotisme.

Il n'est aujourd'hui personne qui n'interprète avec exactitude cette longue vie qui, jusqu'à la mort, fut quotidiennement caricaturée. C'est la loi : les plus en vue sont les plus mal vus. Les très connus sont des inconnus. On les juge sur leurs caricatures, leurs ennemis ayant besoin de leur mettre un masque pour avoir le droit de les détester.

Paris donne à une rue le nom de Déroulède. Paris élève une statue à Déroulède. Strasbourg et Metz veulent aussi le dresser en bronze avec le bronze des canons prussiens, L'Alsace et la Lorraine réclament ses cendres et lui disent : « Vous, notre infatigable ami, venez prendre votre repos au milieu de nous. »

Et nous, mieux que par des louanges, nous maintiendrons la mémoire de notre chef en continuant son service interrompu par la mort. Cet homme empêchait de dormir. Il y avait en lui une force qui voulait s'épancher, se communiquer et toujours mettre en branle la France. Il voulait refaire la France avec la forme qu'elle avait dans son esprit. Il voulait la France avec Metz et Strasbourg, et nous le prolongerons en voulant que Metz et Strasbourg soient protégées par le plus puissant bastion sur le Rhin.

L'œuvre de la Ligue des Patriotes est terminée, et pourtant doit être perfectionnée et préservée. « Vive labeur ! » adopta pour devise la famille de Jeanne d'Arc. Toujours labourer, toujours travailler, même après un travail parfait. Nous continuerons Déroulède plus outre.

CHAPITRE PREMIER

UNE VISITE AU GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG

30 novembre 1918.

Comment rétablir le commandement de notre race sur le Rhin ? Comment en fûmes-nous refoulés, comment y remplirons-nous notre mission pour le salut de notre civilisation ? La France rhénane que nous voulons reconstruire aura pour matériaux et pour soutiens les images et les substructions que notre race a laissées là-bas, quand elle y défaillait et s'y décomposait. C'est notre affaire de les rechercher et de discerner partout dans ces marches les bonnes volontés qui s'offrent et qui, irritées contre la Prusse, sollicitent de se muer en amitiés françaises.

En quittant Metz pour gagner Luxembourg, j'ai d'abord traversé Thionville, qui jadis faisait partie précisément du Luxembourg, qui devint nôtre au milieu du XVIIe siècle, puis allemande en 1870, et s'appela Diedenhofen, et que revoici française. La musique militaire jouait sur la place au milieu des Thionvillois et des soldats, tandis que les enfants virevoltaient et qu'une dizaine de commerçants, montés sur des échelles, remettaient en français, à petits coups de pinceau, amoureusement, les

enseignes de leur magasins. Tous les visages rayonnaient de bonheur. Je me suis rappelé les moments d'une prodigieuse mélancolie que j'ai passés, il y a vingt-deux ans, dans l'étroite petite ville, à reconnaître ça et là, sur les maisons, les noms de quelques-uns de mes camarades de collège. Ces noms amicaux, affublés, par ordre de police, de prénoms germanisés, me semblaient des lumières qui s'éteignent. Je suis enchanté d'arriver à temps pour assister à cette réouverture de « la saison française » et à ce « jour de vernissage ».

Nous vivons ici dans des alternatives de France et d'Allemagne. Le traité de 1871, perfectionnant les traités de 1815, avait fait de cette Lorraine et de Luxembourg, où je coucherai ce soir, le boulevard de la Germanie contre la France. Notre victoire retourne la situation et va rétablir le Luxembourg et la Lorraine, comme les avait constitués Vauban, en boulevard de la France contre la Germanie. Les Germains peuvent bien, par périodes, peser ici de tout leur poids ; ils foulent les corps et n'arrivent pas à tuer l'âme de ces terres de résurrection ; nous sommes en vieux pays celtique.

L'histoire nous le dit, mais quelle sublime expérience de l'éprouver par nous-mêmes et d'arriver sur cette terre celto-rhénane au moment de la pleine floraison, quand elle exhale son souffle, son parfum, son amour, ardemment. Quelles délices d'errer sur la Moselle et sur le Rhin à l'aube d'une ère nouvelle, et de saisir le premier rayon, la minute où la nuit allemande se dissolvant dans le ciel, l'aurore française apparaît.

A Metz, à Colmar, à Strasbourg, nous avons vécu cet

instant sacré, nous avons vu l'âme bouger à travers le suaire. Eh bien ! de quelle manière, à quelle heure, dans quel émoi, sans rien savoir encore, par un instinct d'amour, le Luxembourg pencha-t-il vers la France ? Nettement, je réponds : le 12 novembre, à l'arrivée des premiers Français libérés.

Le 12 novembre, un matin, cinq cents prisonniers français venant d'Allemagne descendirent du train à la gare de Luxembourg. Un écrivain de grand cœur, qui assistait au débarquement de ces braves, M. Esch, s'écrie : « J'aurais voulu que mon fils eût douze ans, afin qu'il gardât pour la vie la commotion intérieure de cette minute ». Il nous décrit ces figures hâves, creuses, ces yeux profonds qui riaient quand même, ces pieds chaussés de lambeaux. « Dans l'émotion qui nous prenait à la gorge, c'est à peine si nous pouvions leur crier : « Vive la France ! Vivent les poilus ! » Et puis il ajoute ces réflexions, auxquelles leur accent tout local donne un caractère plus vif de vérité : « Nous avions tant espéré la victoire, nous l'avions tant arrosée avant même qu'elle fût, nous nous étions donné d'avance un training de lyrisme, et voici que passe la France meurtrie, voici les humbles ouvriers de cette victoire, de pauvres gars de France qui nous ont sauvés, en loques, lamentables, crasseux. Crasse glorieuse !... »

Les cinq cents prisonniers s'en allaient en cortège de la gare au casernement qu'on leur avait préparé. Ils y allaient à travers des rues pavoisées aux couleurs françaises, bien que les Allemands fussent toujours là. Et d'ailleurs ils n'y arrivèrent pas. En cours de route, les

uns après les autres, ils furent entraînés, enlevés par des Luxembourgeois qui se les disputaient pour les emmener chez eux, pour les choyer, les approprier, les bien nourrir, les bien loger. Cela fait un beau pendant à la charmante retraite en musique qui partit certain soir à Strasbourg, de la place Kléber, et qui n'arriva jamais aux casernements, car les clairons, les bugles, les trombones, les cymbales, la grosse caisse, le tambour-major lui-même, successivement, avaient été débauchés avec une affectueuse violence par la foule enthousiaste, de sorte que le cortège sonore s'acheva en silence et en solitude, comme ces retentissantes cantilènes du rossignol au printemps, qui finissent dans un nid plein de sommeil.

Le 21, neuf jours plus tard, arriva l'armée américaine. Elle fut reçue avec enthousiasme. Mais le lendemain 22, les poilus s'avançaient, et alors surgit un Luxembourg inconnu.

« Les troupes américaines, déclara solennellement au 109ᵉ de ligne le président du comité des fêtes, M. Paul Stumper, encadré des bourgmestres de Hollerich et de Luxembourg, les troupes américaines, nous les aimons, nous les admirons... Mais qui nous aimons davantage, c'est notre premier voisin, celui qui a toujours soutenu notre cause, la France, qui a supporté le choc dès le début, qui a versé son sang à flots, par cent mille blessures, pour nous et pour le bonheur de l'humanité. Et nous sommes fiers de recevoir ce régiment d'élite, le 109ᵉ, qui a été cité quatre fois à l'ordre du jour et dont le drapeau est décoré de la Médaille militaire. »

Et le colonel de répondre : « Nous sommes frères, considérons-nous comme tels. »

M. Beffort, l'éditeur du journal *Indépendance Luxembourgeoise*, vient de m'inviter cet après-midi à passer quelques instants avec sa famille, ses collaborateurs et ses amis. Sur la place d'armes, la musique militaire française joue avec allégresse, et la population, mêlée à nos soldats, chante la *Madelon*... Ah ! je suis bien content de lire dans l'histoire qu'elles sont anciennes, les sympathies du Luxembourg pour la France, et que ce beau territoire a fait partie de notre patrie sous Louis XIV, sous la Révolution et sous Napoléon Ier, et quand je déjeune au Bixio avec mon éminent ami Babelon, je l'écoute avec enchantement nous expliquer qu'aujourd'hui encore, malgré tous les efforts combinés en vue de germaniser ce pays, malgré la présence d'une garnison prussienne à Luxembourg pendant plus d'un demi-siècle, malgré le Zollverein et ses avantages économiques, malgré l'influence d'une cour grand-ducale entièrement acquise à l'influence allemande, malgré la mainmise des capitalistes et des grandes industries allemandes sur l'exploitation minière, l'Allemagne est demeurée ici une étrangère détestée. Babelon et vous, mon cher camarade ligueur, Dontenville, dans votre bon livre sur *la France et le duché de Luxembourg*, vous m'avez instruit ; mais ce qui, mieux que toutes les éruditions, me persuade de l'harmonie franco-luxembourgeoise, c'est mon expérience personnelle. Avoir vu et entendu les Luxembourgeois, hommes et femmes, chanter la *Madelon* avec nos poilus, c'est décisif.

Tout en faisant les cent pas autour du kiosque à musique, les officiers du 109e me racontent leurs satisfactions :

« Nous sommes invités successivement dans toutes les familles, et il n'est pas rare que nous ayons jusqu'à quatre ou cinq invitations pour le même soir. » Moi, qui n'ai pas leurs titres, je crois qu'à rester un peu dans cette ville superbe et cordiale, je participerais de cette généreuse hospitalité. Ces Luxembourgeois, qui souffrent d'une gêne réelle, qui sont démunis de toutes les manières, s'ingénient pour être agréables à chaque Français. Ils n'ont pas attendu la victoire. Au début de la guerre, il y avait dans les ambulances de Luxembourg des blessés français et des blessés allemands. Quand un Français mourait, quelqu'un de la ville, tantôt l'un, tantôt l'autre, apportait toujours une couronne de fleurs, et une foule d'amis inconnus suivaient le cercueil. Pour un mort allemand, pas une fleur, pas un assistant. Si bien que les Allemands, au bout de quelques mois, si l'un des nôtres mourait, le faisaient attendre trois, quatre, cinq jours, jusqu'au décès de l'un des leurs, pour les conduire au cimetière ensemble et que le Boche profitât des amitiés ménagées au Français.

Un témoin me raconte ce qu'il a vu à l'un de ces pauvres enterrements. Ce n'est rien qu'un trait, mais qui se plante dans le cœur. Il a vu un prisonnier français valide, en uniforme, qui, pour je ne sais quelle besogne, sans doute pour aider à déposer le mort, suivait le convoi, et deux enfants de 9 à 10 ans, qui se glissaient vers le pauvre diable, le tiraient par le pan de sa tunique, et lui soufflaient à l'oreille, avec le sérieux de l'enfance : « *Franzos, luf fort ;* Français, sauve-toi. »

Quel don poétique et d'une puissance irrésistible la

France possède, d'être aimée des jeunes êtres et d'ébranler les imaginations ! La France est romanesque. Son histoire est excitante autant que Paris est attirant. Ce Luxembourg, un petit peuple de 262.000 habitants, a cinquante mille des siens en France et seulement deux mille en Allemagne. Pourquoi cette orientation de l'exode ? Accumulez toutes les raisons. La première dispense des autres : ils nous préfèrent.

Pour réagir contre cette préférence scandaleuse, vous pensez bien que les Allemands ont employé la manière forte. Ils ont arrêté indistinctement des enfants, des professeurs, des avocats, des conseillers à la cour, des ouvriers, des femmes. Ils ont prononcé plus de cinq cents condamnations pour crime de sympathie française et des condamnations à mort en grand nombre (4).

Mon ami Marcel Noppeney, avocat à Luxembourg, écrivain d'un superbe talent (on verra les poèmes qu'il composait au bagne, sans avoir même de crayon pour les noter), a été condamné trois fois à mort par ces misérables Boches, pour s'être permis, lui, libre citoyen du Luxembourg, d'aimer la France.

Cet esprit français du pays fait un contraste absolu avec l'esprit de la dynastie. La couronne est portée par une jeune princesse, la grande-duchesse Adélaïde de Nassau, allemande par sa famille et son éducation, qui a tout fait pour germaniser de plus en plus le Luxembourg et dont il est permis de dire qu'elle n'a protesté que pour la forme

---

(4) Voir la note 4, page 89.

contre la violation de la neutralité de son duché par les Allemands. On lui reproche d'avoir reçu le Kaiser, de lui avoir offert un dîner, d'avoir porté un toast « à la glorieuse armée allemande », d'avoir dit que la Belgique avait reçu « son juste châtiment », d'avoir conservé dans son entourage des personnages qui, durant cette guerre, ont servi dans les armées allemandes et autrichiennes, d'avoir accepté d'être la marraine de la dernière fille du Kronprinz, d'avoir fiancé deux de ses sœurs avec des princes allemands.

La position de cette souveraine est intenable. Le moins qu'on puisse dire, c'est que pendant ces quatre années de guerre, elle n'a pas été associée aux mouvements du cœur de son peuple. Elle a joué la partie boche. Par 36 voix contre 2, la Chambre des députés l'a invitée à s'abstenir de tout acte gouvernemental jusqu'à ce qu'un référendum populaire ait décidé de la forme future du gouvernement. Un joli jouet de Nuremberg va disparaître.

Dès mon arrivée à Luxembourg, j'ai été invité à une réunion intime de la Ligue française. C'est une société qui vient de se fonder, afin de poursuivre la réunion du grand duché à la France. J'ai passé la soirée avec son comité directeur. Soirée d'immense intérêt, spectacle inoubliable. Nul décor : au premier étage d'une brasserie, une cinquantaine de personnes, avocats, ingénieurs, conseillers municipaux, ouvriers, commerçants, professeurs, groupées autour d'une longue table vulgaire, sous un médiocre éclairage, mais quelle expression sérieuse des visages, quelle émouvante amitié pour nos armées, notre nation et notre gloire ! Quel pathétique débat !

Je me suis défendu de prendre parti sur le fond du problème. Ces messieurs ont bien compris cette réserve, que me dictaient mon respect de l'hospitalité luxembourgeoise et mon souci de ne faire aucune propagande qui ne fût accordée sûrement avec les vues de notre gouvernement. J'ai répondu à quelques questions qui m'étaient posées sur des faits précis. Surtout j'ai écouté.

On n'imagine rien de plus tragique et de plus noble que la position intellectuelle de ces Luxembourgeois. « Nous avons une terre natale, nous n'avons jamais eu de patrie. » Pesez ce grand mot de l'un d'eux, M. Hansen. Et de quel ton il développe son amère pensée : « Nous n'avons jamais connu, dit-il, l'intense volupté qu'éprouvent les citoyens d'un grand pays, emportés par une vague d'énergie qui décuple leur force vitale, groupés, resserrés dans un organisme harmonieux, supérieur à l'individu... Nous n'avons jamais eu de héros, c'est-à-dire de ces hommes qui réalisent les riches virtualités sommeillant dans les masses obscures. Comment en aurions-nous, puisque nous n'avons pas fait nous-mêmes notre destinée, puisque nos maisons souveraines nous ont été imposées du dehors et que notre grand-duché a été découpé bizarrement par les ciseaux de la diplomatie ?... »

C'est vrai, reprend dans le même mouvement de pensée M. Paul Palgen, nous n'avons qu'une apparence de patrie. En France, en Belgique, en Allemagne, partout, hors de chez nous, il est des conversations auxquelles nous ne pouvons pas prendre une part entière. L'étranger autre que le Luxembourgeois est à l'aise hors de son pays ; il se pose en pair. Un Anglais, heureux d'être reçu

par des Français, peut saluer la colonne Vendôme, car il a dans son pays la colonne de Trafalgar, et il admire le Panthéon en homme à qui l'on va parler de l'abbaye de Westminster. Est-il dans un milieu hostile, il a des temples intérieurs où sa fierté se réfugie. Parmi les fanfares de l'anniversaire de Sedan, un Français égaré en Allemagne relevait la tête en se souvenant d'Iéna. En présence du canal de la Baltique à la mer du Nord, il évoquait Suez. Mais le Luxembourgeois, qu'il applaudisse ou qu'il critique, il a toujours le sentiment du dénûment complet de son existence politique internationale.

« Aucune grande idée, reprend M. Hansen, ne soulève nos masses populaires. C'est en vain que chez nous on déploierait un drapeau : aucun souffle ne le ferait flotter. Nulle mission ne nous est départie dans le monde. »

Cette absence de toute tâche nationale frappe jusqu'à la douleur les jeunes Luxembourgeois qui reviennent des universités de France ou d'Allemagne. L'autre jour, un orateur, pour en tirer un argument contre une réunion à la France, rappelait la longue liste de Luxembourgeois soldats de l'Empire, qui ont été ensevelis sous les champs de neige de la Russie. « Eh bien ! interrompit un jeune étudiant, tout pâle et frémissant, ils sont morts, ceux-là, pour une idée. »

Les jeunes gens qui réagissent avec de tels accents possèdent une qualité d'âme qui augmentera chez tous les Français le désir de lier avec eux une collaboration plus fraternelle.

D'ailleurs, nous sommes ici dans une société très réa-

liste, moins sensible que les nations latines aux mots sonores, et dont chaque individu aime à peser ses intérêts. Les Luxembourgeois de la Ligue française le savent, et leur propagande se place vigoureusement en face des faits.

La France a vaincu, disent-ils. Allons-nous lier notre sort économique au sort de l'Allemagne, écrasée par les impôts de guerre énormes qu'elle va devoir payer ? Prendrons-nous notre part de sa dette ? Serons-nous les associés d'un trafiquant à qui l'Angleterre va fermer les marchés du monde, les commanditaires d'un industriel privé de ses plus belles usines, les clients d'un armateur sans navires et d'un banquier sans or ?... Nous le voudrions que nous ne le pourrions pas. C'en est fait de l'union douanière. La porte luxembourgeoise va être fermée du côté de la Prusse, parce que la France et ses alliés occuperont la rive gauche du Rhin pendant un quart de siècle et peut-être un demi-siècle. Nous voilà donc forcés, bon gré mal gré, d'ouvrir une porte vers nos deux voisins de l'ouest, la France et la Belgique. La conséquence immédiate en sera de déposséder la langue allemande de la situation prépondérante qu'elle occupait chez nous et de mettre le Français à sa place. Jusqu'ici, nos industriels et nos commerçants étaient forcés, par notre union douanière avec l'Allemagne, de recevoir des agents et des commis-voyageurs allemands ; ils faisaient leur correspondance en allemand, ils tenaient leurs livres commerciaux en allemand, ils lisaient des journaux allemands, ils embauchaient des employés allemands. Demain, ils recevront des agents et des voyageurs de langue française ;

notre bilinguisme aura vécu et tout s'en suivra... Tout ? Qu'est-ce à dire ? Une diminution de notre attachement à notre sol natal ? Non pas. Le Breton, le Lorrain, le Provençal, l'Alsacien aiment leur province, parlent breton, provençal, alsacien, s'ils veulent ; nous aimerons de même notre Luxembourg. Nous voulons un rapprochement économique et politique avec la France, de plus en plus étroit et aboutissant, au bout d'une période de transition, à l'incorporation.

Je crois que j'atténue l'intensité des propos et des écrits de tous ces messieurs. C'est par scrupule et pour être sûr de ne pas aller au delà de leur pensée. D'ailleurs, procurez-vous le numéro spécial de la *Voix des Jeunes*, dédié « aux poilus de la France en signe d'admiration et de gratitude » (50 centimes, aux bureaux de l'Association générale des étudiants, place d'Armes, à Luxembourg).

Ah ! j'ai passé avec ces ligueurs une fameuse soirée. Ils jouent au naturel, de toute leur âme, le drame dont je rêvais, il y a vingt-deux ans, quand je venais dans ces pays rhénans étudier la manière dont se font et se défont les patries. Le problème luxembourgeois prolonge et complète les problèmes lorrain et alsacien. Il y faut joindre le problème de la Sarre, qui se présente avec sa nuance propre. Nous avons là-bas de grandes récoltes à faire, mais elles s'échelonnent de saison en saison. Plus avant vers le Rhin, notre moisson n'est pas au même point de maturité. Il faut savoir observer et distinguer. Quel enivrement pour les intelligences de l'Est ! Cette terre mosellane et rhénane offre à l'étudiant des richesses incomparables. Elle n'excite que trop l'imagination et la

sympathie. Puissions-nous délibérer et décider avec une sagesse égale à la vaillance de nos armées !

Le lendemain, tout en me promenant dans cette grande ville seigneuriale, qui renferme quelques-uns des plus beaux paysages urbains de l'Europe, tout en admirant sa profonde vallée, ses viaducs décoratifs et ses jardins, je lisais les affiches où les partis s'affirment, et j'interrogeais à droite et à gauche. Qu'est-ce qui pourrait faire obstacle à la France ?

Partout, réponse très nette : Notre « anticléricalisme ». Certains catholiques du Luxembourg (et nous retrouverons leur état d'esprit dans tous les pays rhénans) redoutent « les persécutions de l'Etat français ». Ils n'ont donc pas entendu la rumeur d'enthousiasme qui leur vient de leurs coreligionnaires d'Alsace et de Lorraine ? Ils ne savent donc pas la fraternité où se sont haussés les meilleurs Français, de toutes confessions, de toutes philosophies, au cours du péril, et que nous jurons de maintenir ? Les catholiques luxembourgeois doivent s'informer et venir voir. Nul pays au monde où les membres du clergé et des congrégations soient plus respectés qu'en France à cette heure. Confondus avec les poilus, nos prêtres ont collaboré, corps et âme, au salut de la patrie. Ils viennent de retrouver ce qui leur manquait, la plus douce et la plus chaude familiarité avec leurs camarades d'âge. Quel préjugé subsiste contre eux ? Ils sont aimés et respectés. Ils sont contents d'être couverts d'honneur. Qu'ils continuent à se tenir, comme ils font, dans le grand courant national, et d'un assentiment quasi unanime leur dû leur sera donné.

Les Luxembourgeois ont dû sentir cette plus-value, cette hausse du prêtre français, ce dernier dimanche de novembre où ils étaient venus en foule à leur église de Notre-Dame, entendre la messe que disait l'abbé Panaget, du 109e d'infanterie. Pour faire honneur à ce capitaine-prêtre, le curé de la paroisse prononça son prêche en français, et cette gracieuse idée m'est un signe que les catholiques luxembourgeois auront vite fait de s'accommoder de la France. Pourtant j'aimerais qu'une haute voix s'élevât chez nous et, se tournant du côté de l'Est, proclamât que nous ne diminuerons pas, où que s'étende notre influence, et tant que vivront les générations d'aujourd'hui, aucune des situations que règlent les lois antérieures à notre arrivée.

Cette déclaration serait utile auprès des ouvriers aussi bien qu'auprès des prêtres, si l'on admet que nos lois d'assurance et de retraite sont moins avantageuses que les lois allemandes. Mais la plus haute propagande, c'est notre victoire qui la fait pour nous. Au Luxembourg, les esprits, libérés par le départ de la force allemande prennent leur essor et s'orientent sur nos drapeaux. Un passant a vite fait de comprendre qu'ici l'ancien état des choses est irrémédiablement condamné et qu'un ordre nouveau se prépare, où les barrières qui séparaient le Luxembourg, la Belgique, la Prusse rhénane et la France étant abaissées, abolies, les apports de France vont tout transfigurer sur une rive gauche nettement désolidarisée d'avec la rive droite.

Quand j'ai quitté le Grand-Duché pour m'en aller à Trèves, j'ai vu, en traversant le dernier village, une jeune

fille de quinze ans, qui, bien campée, nous criait en guise d'adieu : « Vife, vife, vife la Franze ! (un temps) et chocolat pour la Prusse ! » Cette jeune personne ne savait de toute la langue française que cette seule phrase, mais elle la chantait de tout son cœur, à pleine voix ! Quelle moralité de plusieurs siècles d'histoire ! Quel raccourci pittoresque ! Et peut-on proclamer avec plus de verve la réussite de la politique traditionnelle poursuivie dans le Luxembourg par Henri IV, Richelieu, Louis XIV, Carnot, l'Empereur, Charles X, Louis-Philippe et Napoléon III ? Oui, jeune fille, la voilà fermée la route de Paris aux armées venant d'outre-Rhin. Et j'aime vous l'entendre dire avec votre accent de terroir.

CHAPITRE DEUXIÈME

NOTRE RÉINSTALLATION DANS TRÈVES

2 décembre 1918.

Je descends de Luxembourg à Trèves, où j'assisterai à l'entrée des Américains. Partout, dans le Grand-Duché, ce sont des drapeaux, des vivats. A Wasserbilig, la jeune fille nous a crié son mémorable adieu, et nous voilà passant la frontière et longeant la Moselle, où nul n'a pavoisé, où tout le monde se croit allemand.

Vous, des Boches ! Pauvres Mosellans, quelle erreur ! J'en prends à témoin le tombeau fameux près duquel nous passons à Igel. Ce charmant vestige de la riche civilisation gallo-romaine, est une vraie personne vivante, saluée, consultée par tous les voyageurs. Il proclame très haut que vous êtes des Celtes romanisés... Mais trève de dialectique ! Voici les jeunes gens d'Amérique qui cheminent le long de la rivière. Il y eut à travers les siècles, sur cette terre disputée, des phases plus latines et des phases plus germaniques ; ces jeunes gens sont las de ces alternatives qui nuisent à la paix du monde ; ils ont passé la mer pour trancher le débat séculaire, pour fixer le destin, et de ce pas paisible ils vont ramener les Trévirois à la vérité historique.

Les beaux soldats, les beaux mulets, le solide matériel ! Leurs sections en colonnes de route se suivent à des inter-

valles de cinquante mètres. Des groupes de gamins, un peu bochisés quant à la casquette qui est prussienne, les mains dans les poches, les pieds dans la boue, l'œil attentif et défiant, les observent. Aucun drapeau, la plupart des volets fermés, nulle protestation esquissée, mais du silence, une légère inquiétude dans l'air et très peu de femmes dehors. En voici une pourtant qui sourit.

Ce convoi est interminable avec ses cuisines roulantes, toutes ses richesses. A plusieurs fois, il nous arrête, car c'est un art qui demande une vieille expérience de transporter et de ravitailler une armée, mais félicitons-nous de ces puissants encombrements et de ce qu'un homme sans tact appellerait la pagaye américaine. Elle nous donne le temps de mieux admirer cette force qui refoule, à quelques heures de marche devant nous, les immenses déménagements et les cortèges funèbres de la civilisation germanique. Jouissons, minute par minute, de ces grandes journées de résurrection.

Nous avons rejoint une musique en tête d'un régiment. Les gosses du pays, vêtus avec des lambeaux d'uniformes allemands, la précèdent joyeusement. Joie de bon augure ! L'essentiel est de donner aux hommes, petits et grands, une musique, et de ne pas les laisser dans le vide et l'inanimé. Quel air allons-nous jouer à ces Mosellans ? Sur quelle cadence les inviterons-nous à prendre notre pas ? Que leur apportons-nous qui se substitue à l'harmonie que nous avons rompue ? Il s'agit de bien les comprendre et de les favoriser petit à petit dans leurs idées et leurs intérêts.

Le problème est assez facile à résoudre. Nous ne sommes pas ici en pays étranger. Le brouillard épais qui sommeille

sur les prairies où court la rivière brillante ne m'empêche pas de voir que cette basse vallée de la Moselle, avec quelque chose de plus fort, de plus installé, de plus large, reproduit exactement la vallée de Charmes à Toul. Est-elle plus belle, moins belle ? C'est la même dans un autre âge. Une mère auprès de sa fille de dix-huit ans. Et, d'un bout à l'autre de la rivière, les gens d'Epinal, de Toul, de Pont-à-Mousson, de Metz, de Thionville, de Trèves et de Coblence ont quelque chose en commun, que l'œil saisit au premier abord et qu'il s'agit qu'une même éducation discipline et favorise.

Pour l'instant, nos cousins de Trèves ne sont pas contents. Ils tombent de haut. Depuis 1871, ils ont gagné beaucoup d'argent à partager l'activité de l'empire allemand : ils s'étaient laissés envahir par le monde d'outre-Rhin et par les rêves pangermanistes, et voici qu'aujourd'hui nous venons les épurer de toute Bochie. Ils nous en remercieront dans quelques années, mais le premier moment de cette purgation leur fait faire une grimace, que je viens regarder.

Depuis hier, dimanche 1er décembre, à midi et demi, les soldats du général Boston Brown défilent dans Trèves. L'arme à la bretelle, frais, roses, solides, ils passent en sifflant bien en cadence. Des bataillons, des bataillons, des bataillons et de l'artillerie, et puis des canons de tous modèles, des voiturettes à mitrailleuses, que tirent sur le pavé sonore de vigoureux mulets bien harnachés de neuf. Ce fleuve de soldats coule intarissablement. Les uns vont occuper les points stratégiques, d'autres s'installer dans les casernes allemandes, d'autres continuent sur Coblence.

Ils passent sans provoquer personne, sans daigner être curieux de rien. Ils sifflent, par allégresse physique et pour s'applaudir.

Cette manière sans apprêt, pas théâtrale pour un sou, est excellente pour frapper les imaginations. D'innombrables équipes de jeunes gens viennent joyeusement à leur besogne, qui est de jeter bas l'impérialisme, de démonter la machine militariste. Bravo, camarades! Sous des vocables d'un jour vous accomplissez un dessein que les siècles avaient médité.

Sur leur passage, dans les rues, peu de Trévirois. La vie continue, en ce sens que les tramways circulent et que les boutiques sont ouvertes. Mais aucun boutiquier sur le pas de sa porte. Quelques femmes, servantes ou petites couturières, la mine éveillée, rient et courent, parce que le passage de ces milliers de beaux gas met du frémissement dans l'air. Quelques gamins nous lancent joyeusement des « bonjour, monsieur » destinés à faire admirer leur français. Au milieu de ces jeunes éléments, tout animaux, tout à la joie de vivre, qu'il pleuve, qu'il vente ou qu'il neige, de rares indigènes, groupés par trois ou quatre échangent, à voix basse des paroles évidemment douloureuses. Ils s'appliquent à ne pas trahir leur douleur, évitent notre regard et se réfugient dans l'impassibilité. J'en ai rencontré de très pâles, qui lançaient des regards sauvages. Certainement, ce sont des types à qui leurs femmes ont dit « Tu as tort, Fritz, reste tranquille, tu vas encore te faire des histoires ! » C'est l'exception. Le tout Trèves raisonnable est enfermé dans les maisons et ne se montre même pas derrière les vitres des fenêtres.

A quoi cela ressemble-t-il ? Qu'est-ce que cette journée me rappelle ? Exactement l'entrée des Prussiens, il y a 48 ans, dans la petite ville lorraine où j'étais un enfant.

Les Allemands vivent cette journée tragique dans des sentiments que je n'ai pas besoin de rechercher. Je les ai éprouvés avec l'imagination de mon âge en 1870. Je les ai entendus s'exprimer indéfiniment autour de moi quand les Prussiens, jusqu'au payement des cinq milliards, occupaient la Lorraine. Les Trévirois sentent le plancher leur manquer sous les pieds et le plafond leur tomber sur la tête. Au reste, soyez sûrs qu'un grand nombre d'entre eux maudissent déjà la Prusse. Ils sont désespérés de voir ruinée la maison de commerce dont ils étaient les associés, mais qu'ils trouvent leur intérêt dans la maison française, ils nous serviront et bientôt redeviendront pour nos petits-fils ce qu'ils furent pour nos grands-pères.

J'ai cherché dans les rues de Trèves le fils du petit bossu par qui J.-J. Weiss fut ici interpellé en 1871. « Que sont donc devenus les Français, demandait ce bossu, pour s'être laissés battre par des *Prussiens.* » Il prononçait *prussien* avec un tel mépris queWeiss lui dit : « Vous en êtes un pourtant ! » — Oh ! répliqua-t-il, sujet prussien, mais Trévirois, fils de Trévirois. Et mon père a été soldat du grand Napoléon. » Je n'ai pas rencontré de descendant de ce petit homme charmant. J'en trouverai certainement à mon prochain voyage (5).

L'essentiel, c'est cette victoire, cette occupation en armes, cette haute opération à laquelle j'assiste. Tout le

---

(5) Voir la note 5, page 89.

reste suivra. Aujourd'hui, jouissons de l'heure et d'un spectacle qui nous rassasie de plaisir. Ce n'est pas un spectacle étincelant, joyeux, enthousiaste ; ce n'est pas un plaisir qui s'exprime par des cris ; c'est une poésie sans flammes, mais bourrée de combustible, à laquelle on pourra se chauffer toute sa vie.

Je suis à Trèves, devant la porte Nigra, et ces Américains qui défilent viennent à l'appel de la France. Devant nous, à quelques heures de marche, la Prusse fait sa retraite. Un groupe de puissances s'en va, un groupe de puissances arrive, et, comme prophétise Corneille : « Un grand destin commence, un grand destin s'achève. » Que j'aime errer sur la limite des deux mondes ! Ici la Germanie et la France, incessamment, vont se dissolvant et se reformant. Vingt siècles d'histoire entassent leurs débris sur cette terre où la bataille est éternelle, mais celui qui pousse son sillon vigoureusement y retrouve le fond celtique. Nous en ferons surgir des fruits inouïs, et dans cette première journée de l'occupation, trempé de pluie, enivré de certitude, je souhaite de vivre assez pour mettre en train, selon mes forces, les efforts faciles, agréables, qu'il nous va falloir déployer, tous, pour être aimés de ces territoires rachetés à prix de sang et de génie. Quant à aujourd'hui, que tirer de plus de ma visite ? Il bruine, j'ai déjeuné au hasard du premier hôtel, chez des gens qui certainement ne bouderont aucune occasion d'empocher de l'argent français ; je suis entré dans divers magasins qui ne contiennent que de pauvres choses et j'ai acheté une carte excellente du Rhin, où sont très bien dessinées nos têtes de pont. Le

fleuve américain continue à couler large et puissant. J'ai goûté l'immense bonheur de voir la rentrée des soldats de notre civilisation dans une ville que gâtaient les mœurs prussiennes. Inutile de chercher rien d'autre. Inutile notamment de tenter aucune conversation indigène. Les Trévirois savent ce qu'ils perdent et ne voient pas encore ce qu'ils acquièrent en échange. Laissons-les se reprendre à la douceur de vivre avec des Français et mêler petit à petit leurs intérêts aux nôtres. Je reviendrai.

Pour l'heure, je voudrais me faire ouvrir le musée provincial et passer en revue, une fois de plus, les vieux propriétaires des villas romaines de la Moselle, que des séries de monuments funéraires nous montrent en train de vendre leurs vins, de payer leurs impôts et de s'instruire auprès des pédagogues grecs. J'ai longuement causé avec ces bonshommes de pierre, avec tous ces charmants Gallo-Romains, à de précédentes visites. Il y a vingt-deux ans, je les sentais bien dégoûtés et bien dépaysés, au milieu des garnisons prussiennes. J'aimerais, cet après-midi, être le premier à leur crier filialement que les hordes germaniques, par qui jadis ils furent dévastés, incendiés, maltraités et réduits en esclavage, sont décidément rejetées au delà du Rhin.

J'aurais aussi quelque chose à dire à M. Hettner, l'ancien conservateur du musée. Vit-il toujours, ce savant teuton ? Il a fait, au soir de sa carrière, une remarque d'extrême importance (que Camille Jullian nous signalait dans un vieux numéro de la *Revue Archéologique*, en janvier-juin 1885). Ayant passé sa vie à classer les antiquités gallo-romaines, Hettner est arrivé à cette conclu-

sion qu' « il n'y a pas moyen de confondre les monuments de la rive gauche du Rhin avec ceux de la rive droite. *Nous sommes en présence de deux civilisations différentes* ».

Vous entendez ! C'est un Boche qui vous le dit, et un homme fort savant. Et ce qu'il ajoute n'est pas flatteur pour ses aïeux. Il ajoute que sur la rive droite on ne trouve rien qui soit l'œuvre des indigènes et qui témoigne d'aucune pensée germanique. Tous les monuments de la rive droite sont romains, exactement pareils à ceux qu'on trouve en Italie ou dans la Gaule narbonnaise. Pourquoi ? Parce qu'ils sont l'œuvre des légions romaines et des colons italiens. Cette constatation de l'archéologue projette un long trait de lumière dans les ténèbres de la Germanie aux premiers siècles de l'ère chrétienne. La Gaule, à cette date, gardait le sentiment intime de sa race, et l'exprimait dans les formes latines. Elle s'était mise à l'école de Rome pour en tirer son perfectionnement et développer son génie propre. Mais au delà du Rhin erraient de haineuses tribus, incapables de rien créer et de s'assimiler la civilisation romaine. Si le musée de Trèves renferme une collection importante d'objets et de monuments recueillis en Germanie, et qui portent le cachet de la civilisation latine, c'est le fait des troupes romaines qui campaient sur la rive droite, c'est le fait de ces VIIIe, XIVe et XXIIe légions, dont les estampilles ont été relevées sur les *castella* du fameux rempart de 542 kilomètres, dressé par l'Empire pour se protéger dans le Wurtemberg, le duché de Bade et la Bavière.

Disons-le, en passant, à nos soldats, qui, pour le service

de la civilisation, succèdent là-bas aux soldats de Rome : les légions s'ennuyaient grandement à surveiller ces barbares sans lien social, sans résidence fixe, toujours prêts à se jeter sur la Gaule. Comme la nuit alors était noire en Germanie ! En plein midi de sa puissance et tous les flambeaux de sa fameuse science allumés, l'Allemagne a gardé cette même noirceur. A-t-elle un cœur impénétrable à la civilisation aimable ?

Durant les trois, quatre siècles qu'elle subit l'occupation romaine, la Germanie ne fit aucun progrès. « A la fin, nous dit Fustel de Coulanges, ces Barbares n'avaient pas plus de ville qu'au temps de Tacite ; leur sol n'était pas mieux cultivé ; aucune unité ne s'était faite entre eux. Leurs institutions n'avaient reçu aucun développement, n'avaient acquis aucune solidité. » Fustel s'appuie sur les historiens latins qui nous ont expliqué trente fois combien les Germains étaient socialement en retard sur les Gaulois. Les collections du musée de Trèves commentées par leur conservateur confirment puissamment Fustel et les historiens.

Merci, savant professeur ! Le Rhin sépare deux âmes. Voilà une vérité flamboyante, à laquelle vous apportez un surcroît d'évidence. Il y avait sur la rive gauche une civilisation mi-gauloise, mi-romaine, et sur l'autre rive une inertie barbare. Vous nous aidez à voir en outre quelque chose d'essentiel, c'est que cette civilisation gallo-romaine est la même en Belgique, en Aquitaine, en Armorique. Il y avait unité d'âme dans les territoires qui composent aujourd'hui la France, la Belgique, toute la rive gauche du Rhin.

M. Hettner, après nous avoir avoué implicitement le néant de la production germanique, s'applique à caractériser la production gauloise. Et naturellement jaloux de la merveilleuse avance que nos aïeux avaient sur les siens, il dénigre l'œuvre innombrable et charmante de la terre mosellane. Ecoutons-le avec le sourire. Il ne peut pas nous offenser, mais il peut nous instruire.

« Les Gaulois, dit-il, n'avaient guère de goût pour les aventures des dieux romains : le pays qu'ils habitaient était un sol mûr pour l'art réaliste. En Italie, les scènes mythologiques font l'ornement presque exclusif des tombeaux, mais les bas-reliefs qu'on rencontre le long de la Moselle nous montrent avant tout la préférence que ces populations avaient pour le portrait, préférence qui vient de la *vanité propre aux Celtes.* »

La vanité ! Entendez-vous, comme il nous traite ?. Laissons ! Ces mots désobligeants sont un signe de la lutte éternelle des Welches et des Schwobs. Ne nous attachons qu'aux faits. Ceux que dégage M. Hettner, avec l'autorité de son savoir, sont d'immense intérêt. Ah ! la rive gauche était peuplée, il y a quinze ou dix-huit siècles, de Celtes, vaniteux comme des Français ? On n'aime guère les défauts des siens autour de soi, mais les défauts de nos parents d'il y a quinze cents ans, c'est attendrissant. Ils étaient vaniteux, les aimables et charmantes gens ? Ils nous en paraissent plus vivants. On pense à leurs efforts, à leurs contrariétés, à leur désir de paraître, à leurs déceptions...

Et puis, est-ce donc vanité de se faire portraire dans son travail ? Le travail, tout travail est noble. Il est légitime

que chacun, et notamment sur son tombeau revendique son titre humain, affirme qu'il a contribué à maintenir, à développer l'édifice de la civilisation. Notre travail est notre justification. On peut clabauder, nous serons sauvés si nous avons œuvré de toutes nos forces, selon nos aptitudes. « Vive labeur », inscrivaient dans leurs armoiries les descendants de la famille de Jeanne d'Arc, c'est-à dire une des plus nobles et des plus caractéristiques lignées de France. Ils faisaient le beau métier de laboureur et s'en recommandaient. Les Mosellans se souciaient peu de graver sur leurs tombeaux, à la manière de l'Italie et de la Gaule narbonnaise, une épitaphe élégante ou d'y placer quelques scènes insipides d'une mythologie qui n'était pas la leur ; ces agriculteurs, ces négociants avaient trop de bon sens et de goût pour s'endimancher dans la mort. Le combat des Centaures et des Amazones, Bacchus et Ariane, Diane et Endymion, Apollon et Marsyas, en vérité voilà qui convient bien à des agriculteurs et à des négociants de chez nous ! Qu'avaient-ils à faire des dieux étrangers, des dieux de l'administration ? Ils possédaient leurs divinités propres, le dieu qui porte un marteau et qui préside aux œuvres réputées saintes de la métallurgie, et puis le dieu du soleil, par qui mûrissent les moissons et la vigne. Ces puissances mystérieuses, ces deux pensées graves et profondes étaient si bien nées du sol, occupaient si profondément le cœur des Mosellans, qu'aujourd'hui encore elles sont ici l'essentiel, font l'animation de la vie, et si nous voulons comprendre ces populations, les conquérir, lier leur destin au nôtre, il faut nous associer à leur pieux souci des vignobles et de la métallurgie.

Mais ces Mosellans un peu froids, défiants, d'une prodigieuse réserve, soustrayaient jalousement leurs mystères aux profanations possibles ou plutôt aux dédains de l'étranger. Ils les réservaient pour l'intérieur de leur maison. C'est au foyer familial qu'ils priaient le dieu qui porte le marteau et le dieu du soleil pour en obtenir une bonne vendange et un travail industriel rémunérateur. Pour le plein air, sur leurs tombeaux, ils commandaient aux artistes de Trèves leurs portraits ou bien des scènes empruntées à la vie de chaque jour.

Sur l'obélisque funéraire d'Igel, que des Gallo-Romains se sont élevé au deuxième siècle de notre ère, on voit des parents et des enfants réunis dans un banquet de famille, et, pour que le spectateur apprenne d'où vient cette aisance, des chevaux bien chargés arrivent des champs. Et sur les stèles du musée de Trèves, regardez : ici, ce sont des matelots conduisant une barque, là des paysans qui se rendent au marché ; plus loin, on les retrouve débitant leur volaille ou leurs légumes et payant les droits au contrôleur municipal. Ces représentations, déclare M. Hettner, sont si fréquentes qu'on peut y voir comme la caractéristique la plus marquée de la Gaule Belgique.

De la Gaule Belgique, toute seule ? Non pas. De l'art gaulois en général. Tous les musées du centre et de l'ouest de la France ressemblent à celui de Trèves. A Auxerre, à Autun, à Bourges, à Bordeaux, nous rencontrons le même amour du portrait et des scènes de genre, les mêmes tendances réalistes. Partout des femmes qui tiennent à la main des corbeilles de fleurs et de fruits, des peignes, des miroirs et des fioles à parfum ; partout des enfants avec

leurs jouets, leurs chats, leurs chiens et leurs lapins ; partout des ouvriers dans leurs professions, qui varient selon les régions.

Nous avons été unis dans ces travaux et ces plaisirs poursuivis en commun, alors que la Germanie n'existait pas. C'est ainsi que se sont dessinées, dans nos esprits, les formes de notre patrie. L'unité, voilà au long des siècles, la pensée qui travaille la France et qui nous mène aujourd'hui jusqu'au Rhin. Nous n'y poursuivons pas un caprice de conquête, mais le rétablissement de notre première volonté. Il s'agit de donner l'essor au génie total de la terre gauloise et d'accomplir le dessein de nos aïeux.

En rentrant à Metz, tout à l'heure, quand nous traverserons le petit village d'Igel, je ne manquerai pas de saluer, sous les noyers de la colline, le fameux monument auquel nous avons le droit d'attribuer une valeur nationale. C'est auprès de cette vieille pierre et sur ce sol auquel elle est indigène, qu'on peut le mieux sentir les plus anciennes pulsations du cœur des pays rhénans. C'est là que nous convoquons par une date indéterminée leur élite intellectuelle, afin que nous prenions conscience un jour qu'issus des mêmes parents et formés des mêmes mœurs, nous devons collaborer et faire fleurir notre foncière unité. Notre tâche est juste et facile. Notre occupation bienveillante va réveiller, sur ces territoires affranchis, une pensée qui nous attendait. Encourageons de nos pressentiments cette Belle au Bois dormant. Sans retard, notre appel s'élève, sûr qu'avant peu des voix qui nous furent fraternelles vont surgir et réclamer leurs titres de parenté.

CHAPITRE TROISIÈME

NOUS SAVONS MAL L'HISTOIRE DE NOTRE RACE

Décembre 1918.

Je m'étais senti malade à Luxembourg, j'ai voulu continuer ma route et assister à l'entrée des Américains dans Trèves. Mais les brouillards de la Moselle, de qui je n'attendais pas une pareille traîtrise, m'ont décidément mis hors du jeu. Le médecin prétend que j'ai eu un peu de congestion pulmonaire. La vérité, c'est que je suis tombé malade de plaisir, tant ce que je voyais et entendais comble mes désirs et souvent les dépasse. Quoiqu'il en soit, me voici empêché. Laissez-moi du fond de ma chambre chercher encore avec vous, lecteurs, les premiers linéaments de la forme divine que va prendre la France de l'Est.

Depuis le début de la guerre et bien avant la guerre, les agents de l'Allemagne et toutes les canailles à « bonnet rouge », ont mené campagne contre notre expansion sur le Rhin. Ils furent favorisés par l'ignorance française.

Nous savons mal l'histoire de notre pays et plus mal encore l'histoire de notre race.

La vitalité française sur le Rhin, ses extensions, ses régressions, l'histoire des légions gallo-romaines, des comtes de Charlemagne, roi des Francs et empereur romain, des agents de nos rois auprès des évêques et des

principicules du Rhin, des missionnaires de la Convention, des préfets de Napoléon, l'histoire de toutes les familles de l'Est qui continuellement s'avancent et reculent dans la vallée du Rhin, bref le va-et-vient de notre influence et de notre popularité, quel poème passionnant ! Il y a là des alternatives qui serrent le cœur, de superbes phénomènes d'endosmose et d'exosmose. Il faut les connaître et les comprendre. A ce prix seulement nous pouvons raisonner dans le sens de la race et travailler à l'accomplissement des destinées françaises.

C'est notre rôle à nous, gens du pays rhénan, d'expliquer ce drame éternel et d'en rendre intelligible l'esprit. Nous n'y avons pas manqué. Babelon, originaire du Bassigny et de la haute vallée de la Meuse, a mené magistralement le chœur. Funck-Brentano, fils du Luxembourg, a bien travaillé. Vous avez étudié les notices excellentes de Louis Madelin, natif de Bar-le-Duc. Vous connaissez la revue *Les Marches de France* que vient de fonder Emile Hinzelin, de Nancy (pour faire suite aux *Marches de l'Est* que publiait avant la guerre Georges Ducrocq, ce fils adoptif de Metz). Leur premier numéro contient un savant exposé, *Le Rhin,* par l'éminent Emile Bertin, de Nancy.

De toutes parts, en tirailleurs, une multitude de Lorrains, d'Alsaciens, de Luxembourgeois et d'habitants de la Sarre, ont fait de vive voix, par tous les moyens, une acharnée propagande pleine de nos désirs et de notre expérience.

Aussi bien n'avons-nous qu'à consulter nos souvenirs de famille. Je connais des centaines de familles, superbe-

ment patriotes, qui ont subi les annexions de 1814, 1815 et 1870. Je veux leur donner la parole pour qu'elles nous aident à connaître les vicissitudes de la race française dans la vallée rhénane et nous fassent pénétrer dans la conscience des populations de l'Est.

Leurs lettres, leurs confidences, des feuillets arrachés à leurs archives domestiques, un tas de documents saisis sur le vif nous feront voir sur la Sarre et même plus avant le même spectacle pathétique que nous avons vu durant cinquante ans tout autour de l'Alsace et de la Lorraine : des patriotes refoulés, chassés par la Prusse et dont l'imagination inlassablement revient au foyer occupé par des étrangers. Eternel automne de feuilles qui tourbillonnent autour du grand chêne en proie à la tempête ! Ces appels d'âme constituent pour la nation qu'ils sollicitent les titres les plus puissants. Que d'autres étudient les pays rhénans du point de vue historique, militaire, économique ! Je voudrais les examiner du point de vue humain et psychologique.

Dès le début de 1915, quand l'Allemagne, se montrant impuissante à reprendre son premier élan sur Paris, donna à croire qu'elle serait battue, j'ai écrit un grand nombre d'articles pour exposer que la France ne peut pas vivre en sécurité si l'Allemagne continue à posséder les clefs de notre maison. Mon thème était résumé au verso d'une double carte montrant d'une part « les ambitions allemandes ; ce que nous deviendrions si nous étions vaincus » et en regard « ce que veulent les Alliés pour la paix de l'Europe : le Rhin frontière de l'Allemagne ». Au nom de la Ligue des patriotes, je disais :

« A quelque parti que nous appartenions, nous devons nous mettre d'accord sur les précautions à prendre contre les Allemands, afin que nos fils et petit-fils recueillent le fruit de ce formidable effort...

« Nous entendons que nos concitoyens de la Lorraine, des Ardennes et du Nord cessent d'être foulés aux pieds ; que Paris soit mis à l'abri d'un coup de main ; que les Français possèdent les clefs de la maison. Du côté de l'Est, la France est ouverte à l'éternel envahisseur. Il lui faut la frontière du Rhin avec la possession de têtes de pont sur la rive droite.

« Plus de souveraineté allemande sur la rive gauche du Rhin. Nous y organiserons toutes choses d'accord avec la Belgique, dont la fraternité nous est infiniment précieuse, pour que la paix fleurisse... »

Répandu à des centaines de mille d'exemplaires, ce mot d'ordre m'a valu d'innombrables et fort beaux documents. Je voudrais que mes lecteurs pussent les feuilleter en liberté dans tout leur désordre passionnant. Ces témoignages leur apprendraient ce qui vit encore là-bas des amitiés françaises et leur rendraient compréhensibles les idées qui fermentent de Strasbourg à Cologne et de Metz à Coblence et qui nous rappellent sur le Rhin.

A l'une des heures sombres de cette guerre, un de mes amis mobilisés (pourquoi ne pas le nommer ? c'est Charles Sadoul le directeur du *Pays lorrain*), m'expliquait qu'il avait dû mettre à l'abri en Touraine sa famille trop menacée à Raon-l'Etape. Et se remémorant l'histoire de son foyer, il me disait : « Mon bisaïeul fut sous-préfet de Spire, puis avoué dans cette ville. Mon grand-père Sadoul

y est né. Un de ses frères continua d'y habiter et y était un des chefs du parti français. Mes cousins, qui étaient venus se fixer en Alsace pour ne pas cesser d'être Français, avaient conservé des relations à Spire et ils m'ont bien souvent raconté que le bourgmestre de cette ville, vers 1890, refusait de pavoiser le jour de l'anniversaire de Sedan. Oui, c'est ainsi, mon grand-père naquit à Spire, mon père à Metz, moi à Nancy, et va-t-il falloir que mes enfants demeurent en Touraine ? » J'ai revu Sadoul ces jours-ci, dans les heures du triomphe à Metz, et lui rappelant cette mauvaise minute, je lui disais : « Eh bien ! vous refaites la route de vos pères : votre famille rentre à Raon, vous voici à Metz et votre fils, s'il le veut, reprendra dans Spire la place de son aïeul. »

Que de romans pareils je pourrais raconter ! Un notaire d'Orléans, M. Pierson, me donne en deux lignes une image qui traduit de la manière la plus vivante le va-et-vient de notre race et notre désir du Rhin : « Tous mes ascendants de tous côtés, m'écrit-il, sont Français et Lorrains, sans aucune exception. Et cependant je relis l'acte de mariage d'un grand-père. Il était domicilié à Mayence, ville française. Un autre de mes grands-pères est enterré à Luxembourg, alors encore ville française. Le 1er juillet dernier, j'ai retrouvé là-bas sa sépulture et je l'ai montrée à mon fils, son descendant à la sixième génération, que je conduisais en Allemagne pour qu'il pèse, tout jeune, la force de nos éternels ennemis. Toutes ces régions ont été françaises et doivent redevenir une marche contre les incursions des peuples d'outre-Rhin. » (19 février 1915.)

La population est mobile sur cette rive gauche. Elle

semble un passage. L'arrivée des bandes d'outre-Rhin y détermine de continuels exodes. Mais ceux qui la quittent en gardent la nostalgie ; ils emportent les divinités du fleuve dans leur cœur, alors même qu'ils ne savent pas les nommer. Mon ami Alcide Marot, le poète lorrain qui entretient la flamme du souvenir auprès des ruines de la forteresse de la Mothe, s'est émerveillé de trouver dans un officier américain qu'il a logé chez lui l'an dernier, à Dijon, « un originaire du village de Diensdorf, près de Cologne ». Cet Américain est le fils d'une mère alsacienne et d'un colonel au service de l'Allemagne qui, en bon Welche du temps napoléonien, refusa de prendre part à la guerre en 1870, et, par la Suisse, gagna les Etats-Unis. « Mon hôte de dix jours, m'écrit Alcide Marot, connaissait mieux que moi les départements de 1811, et se trouvait de plain-pied dans la tradition française. Comme il s'intéressait à ma vie de tranquille rural ! Il en reconnaissait tous les détails pour les avoir cent fois entendu décrire par ses parents, et la grande cheminée, et la pièce appelée le poêle, et toutes nos humbles traditions qui furent celles des siens. Il lui semblait, me disait-il, se retrouver à son berceau, et quand, après une si courte trêve, il repartit pour la grande tuerie, nous nous sommes quittés comme deux enfants du même foyer. »

Est-ce assez « Walter Scott », ce passant qui connaît les coutumes du pays où il n'a jamais vécu ? C'est très puissant sur l'imagination. J'espère que le commandant Haubrich, sorti sain et sauf des derniers engagements, aura vu Cologne et Diensdorf et l'horizon de ses pères,

où la puissance américaine nous aide à reporter nos influences trop longtemps refoulées.

L'histoire de notre race dans la vallée du Rhin, l'histoire de notre race tantôt active, tantôt passive en face de la race germanique, voilà ce que nous apprenons, (dans une suite de leçons d'amour), en feuilletant des lettres vivantes et frémissantes, pleines des faits et des sentiments de là-bas. Mais elles sont trop nombreuses, ces lettres ; elles nous entraînent et dispersent nos regards; procédons avec plus de méthode, et d'abord examinons celles qui nous viennent de la Sarre et qui sont des voix de Lorraine. Le raisonnement sera plus vigoureux si nous resserrons notre attention sur un espace bien déterminé.

CHAPITRE QUATRIÈME

AU PAYS DE LA SARRE

A Sarrebrück, à Sarrelouis, jusqu'au monument d'Igel, tout au long de la rivière qui jaillit sous le temple mystérieux du Donon, nous pouvons mieux qu'ailleurs étudier notre va-et-vient, nos dépressions, nos expansions, l'infortune d'une race sans cesse entraînée d'un destin à l'autre. C'est là que le problème se pose avec l'actualité la plus immédiate. Je trie dans mes dossiers ce que m'ont écrit, au cours de la guerre, des enfants de cette terre disputée par deux civilisations. Leur pensée exprimée en pleine crise contribuera à nous instruire, même après le maître livre de Babelon.

Sarrelouis, c'est une parcelle lorraine qui fut réunie à la France dès 1697, bien avant que nous autres, Lorrains du duché, nous fussions devenus Français. Ces Lorrains de Sarrelouis croyaient avoir accompli leur destin, quand à Nancy nous cherchions encore le nôtre ; ils furent français avant les Lorrains du duché. Et pourtant, en 1815, les vaillantes gens furent livrées à la Prusse.

La France dut se replier et les abandonner. Un demi-siècle avant Metz et Strasbourg, ils subirent l'annexion. Que souffrirent-ils, alors ? Que devinrent-ils ? Comment évoluèrent leurs sentiments ? Et leurs enfants, au cours de ce long siècle où toujours la France reculait, de quelle manière se sont-ils débrouillés ? Nous ont-ils rejetés hors de leur mémoire et rayés de leurs livres de famille ?

Un héros surgit du milieu d'eux, pour nous répondre et, rompant la glace du silence, témoigne d'une manière irréfutable pour leur fidélité. C'est Pierre Gouvy, le maître de forges de Goffontaine.

« Mon ami, — avait-il dit, dès Waterloo, à Berryer, — songe bien que si la fatalité me fait Prussien, je suis un homme mort. » Quand il eut la certitude que la Sarre était sacrifiée, offerte en holocauste, cédée à la Prusse odieuse, il s'enferma dans son cabinet, rédigea son testament, sa lettre d'adieux à sa femme, qu'il signa *Gouvy mort Français*, et se fit sauter la cervelle.

Assurément, on voudrait que ce noble homme eût pris sur lui de vivre et d'être le chef de la résistance française, le mainteneur du souvenir, mais comment ne pas l'aimer ? Il se place dans nos cœurs auprès du commandant Beaurepaire, qui, contraint à rendre Verdun aux Prussiens en 1792, se tira deux coups de pistolet. L'Assemblée législative décréta que le corps de Beaurepaire serait déposé au Panthéon, et Gœthe, historiographe de l'armée prussienne, écrivit que « ce suicide était à la fois un acte d'héroïsme et un présage de la résistance que rencontreraient les Alliés ». Nous avons le droit d'appliquer cette phrase à Gouvy.

Parce metu... « Laisse toute crainte, Gouvy, les destins des tiens restent à jamais immuables et assurés. » Un tel sang ne peut se démentir. A la première heure de cette guerre, l'arrière-petit-fils de Gouvy m'écrivit spontanément pour me donner son sentiment sur le parti que nous aurions à tirer de la victoire. Je publie sa lettre sans lui demander son autorisation. Elle est à son hon-

neur, et surtout elle possède une valeur éducative que nous ne devons pas négliger quand il faut que ces problèmes du Rhin deviennent familiers à tous les Français.

Le lieutenant d'artillerie Félix Gouvy de son métier maître de forges à Dieulouard, en Meurthe-et-Moselle, après avoir rappelé l'acte désespéré de son aïeul, nous donne en quatre lignes la vue la plus saisissante sur le recul auquel la faiblesse de la France et la pression de la Prusse ont contraint nos foyers et notre génie dans la région rhénane.

« Mon trisaïeul, Pierre Gouvy, maire de Sarrelouis sous Louis XV, créa dans les environs de cette ville, notamment à Dilling-sur-Sarre, ainsi que dans le duché de Nassau-Sarrebrück, à Goffontaine, des forges d'acier et des fonderies qui fournirent quantité d'armes et de munitions aux armées de la République, puis à l'Empire. Ces établissements furent annexés à la Prusse en même temps que Sarrelouis et Sarrebrück, à la suite de la deuxième invasion, en 1815. Mon grand-oncle ne voulut pas survivre à la rectification de frontière... *Plus tard, mon père, désirant conserver sa nationalité, créa de nouvelles usines aux environs de Saint-Avold (Lorraine) et celles-ci ayant été à leur tour annexées à l'Allemagne en* 1871, *nous sommes venus enfin à Dieulouard.* »

Quel exode ! Quelle suite déplorable d'étapes ! Je n'ai pas besoin, n'est-ce pas, d'insister sur la dernière et de vous décrire la vie qu'eurent durant cette guerre les usines de Dieulouard, à 10 kilomètres des tranchées ! Dire qu'il y a des niais et des méchants qui voudraient, au nom de leurs principes, qu'on n'organisât pas la dé-

fense de la France sur le Rhin ! Le fait Gouvy est d'immense intérêt ; il illumine tout le pays rhénan. Il nous permet de suivre le recul de la race. De 1714 à 1914, en deux siècles, les Gouvy ont retraité (avec un groupe important de leurs ouvriers, qui en cours de route se débandaient, devenaient Allemands), de Goffontaine et de Trèves (où l'on parlait alors français) à Sarrelouis, puis à Hombourg (sur la ligne de chemin de fer de Forbach à Metz), puis à Dieulouard. Voilà comment la nation française a été impuissante à défendre ses foyers sur ses frontières.

Vous pensez quelle est la conclusion de mon correspondant Gouvy. Il peut dire, avec le poète : *Agnosco veteris vestigia flammæ*... « Je reconnais en moi les signes de l'ancienne flamme... » Ecoutez comme il nous appelle à la reconquête de nos champs, de nos usines et de nos frères : « Ayant conservé, dit-il, de nombreuses relations avec des familles restées de l'autre côté de la frontière et même en Prusse, au delà de l'ancienne limite de 1815, je crois connaître la mentalité des classes dirigeantes de ces pays... Elles ont gardé non seulement des mœurs et des goûts français, mais encore des relations fréquentes, voire intimes, avec leur parenté de Lorraine ou de Paris. Je vous citerai les Villeroy, les Boch, dont l'un fut même ingénieur diplômé de l'Ecole Centrale, les Reverchon, les Villiers, etc... Avec le temps, ces familles, qui possèdent une influence considérable dans le pays, seront certainement ralliées à notre domination... »

Sur ces familles, dont les aïeux étaient étroitement les frères de nos aïeux, les renseignements abondent et concordent.

Un Lorrain qui s'est marié au pays de la Sarre m'écrit : « Je me suis attaché à ce pays, comme on s'attache à ce qu'on retrouve : toute la Sarre, c'est la Lorraine. Mêmes horizons calmes et vastes, mêmes larges collines couronnées de forêts. Le confluent de la Sarre et de la Nied serait aussi bien à Liverdun ou à Gerbéviller. Mêmes populations aussi qui redeviendront très vite françaises: Picard et Bourg-Dauphin, sont les emplacements des régiments de l'ancien régime; à Sarrelouis, les noms français abondent, et il y a encore dans le pays des Ney, cousins de notre grand maréchal. Si de braves gens sont partis pour rester Français, il y a de bons et loyaux Français de père en fils qui sont demeurés dans le pays ou qui y retournent pour y finir leur vie près de la terre maternelle. Près de Sarrelouis, les gros bourgs de Beaumarais et de Vaudrevange sont restés des foyers d'influence française. Le général Etienne, mort à Versailles, il y a quelques années, était de Beaumarais ; la famille Vagner, le colonel et Mme Janin ont des propriétés à Vaudrevange, où ils reviennent tous les ans ; enfin, la famille Villeroy de Galhan, fixée dans le pays depuis le XVIIIe siècle, y est restée envers et contre tout sans cesser un moment d'être française. Elle y avait fondé des faïenceries et y possède des terres qui font d'elle, pour le moment encore, la première famille de la région. Vous pensez bien que tout cela n'a pas été sans luttes, sans souffrances et sans un magnifique entêtement, et vous imaginez quelles difficultés ont dû surmonter ces Français de la Sarre pour venir faire leur devoir en 1914, les hommes dans l'armée, les femmes dans les ambulances. » (M. de V., février 1915).

Un professeur de l'Université de Lyon me dit : « Mon grand-père, un des volontaires de la Moselle en 1793, était originaire du pays du maréchal Ney. Pour rester Français, après la mutilation de notre département de la Moselle en 1815, il dut quitter la Sarre et vint s'établir à Sierck où sont encore fixés la plupart des miens. Quelques-uns pourtant, fuyant l'annexion, sont venus, après 1870, s'installer dans l'intérieur. Vous avez raison de le dire, en chassant de ces régions de la Sarre le Prussien intrus et détesté, nous ne ferons que rentrer dans notre domaine. » (M. Ruplinger, 28 février 1915).

Et cette strophe encore de ce cantique douloureux de l'exil : « Je possède à Vaudrevange une ferme entrée dans ma famille en 1670. Mes grands-parents maternels, les du Pilard de Requin, avaient eu mission de préparer l'annexion de Sarrelouis à la France. Ils ont été largement récompensés par Louis XIV, qui les a comblés de biens et anoblis. Ils ont rempli à Sarrelouis pendant plus de cent ans, de père en fils, la fonction de lieutenant-général du bailliage ou plutôt de président du présidial. Tous sont enterrés dans l'église de Sarrelouis. Jusque vers 1860, je passais mes vacances à Vaudrevange, près Sarrelouis, chez ma grand'mère de Requin ; je me souviens parfaitement que le français était presque la langue usuelle ; on y parlait encore peu l'allemand ; on me menait souvent alors chez la comtesse Guilleminot, veuve du général Guilleminot ; chez la baronne Schlincker, chez la veuve du général de division comte Grenier... Leurs maris avaient conquis leurs titres et leurs grades dans l'armée, sous le premier Empire. Ce pays était encore

habité par une importante colonie française... C'est dans mon lointain passé que je dois remonter pour retrouver ces souvenirs. Depuis 1870, l'annexion a fait son œuvre, les anciennes générations ont disparu. Mais je ne saurais assez le redire, je suis convaincu que malgré l'enrichissement allemand, la croûte germanique disparaîtrait bien vite, et que tout cet arrondissement redeviendrait aussi français qu'il l'était autrefois, et même ce ne serait pas long. Ils seraient enchantés de se séparer d'une Allemagne humiliée, vaincue et ruinée par-dessus le marché. » (M. Thomy, Saint-Brieuc, 8 novembre 1918).

Je devrais m'arrêter, mais c'est par piété et par amitié française que je veux donner une vie publique à chacune de ces voix de la fidélité.

« En vous lisant, m'écrit M. G. de F..., je ne puis m'empêcher de penser à mon foyer sous la botte prussienne. Lorrain de Nancy par mon père, Lorrain de la Sarre par ma mère, je comprends que vous commencez une campagne afin que nous soyons incorporés à la France. Il est absolument impossible qu'on se contente de l'Alsace-Lorraine... Malgré l'annexion de 1815, malgré celle de 1871, nous sommes tous restés Français dans ma famille là-bas, et on nous respecte énormément comme tels. Le village de Vaudrevange, que j'habite, à 3 kilomètres de Sarrelouis, on l'appelle dans tout le pays « ein Franzosennest », un nid de Français. Néanmoins, la population compte sur vous et je puis vous garantir que les Français y seront bien accueillis... Faites-nous rentrer dans le giron maternel, faites que nos houillères, nos aciéries, nos champs, nos vignes, que tout cela redevienne fran-

çais, faites que la petite maison de Sarrelouis, de la *Biergasse*, sur laquelle est posée une plaque de marbre noir avec ces simples mots en or : « Ici est né le maréchal Ney », faites que tout cela redevienne à nous... » (20 février 1915. M. G. F.)

Ah ! pourquoi les professeurs qui commentent les accents du poète latin dépouillé de son petit champ aux bords du Mincio, n'ont-ils pas ému nos enfants, depuis cent ans, avec la grande poésie de la Moselle et du Rhin ? Le drame de ces territoires perpétuellement entraînés d'un destin à l'autre, et que ne cessent de parcourir des bandes de pauvres exilés, appartient si bien au poète que je me surprends à réentendre dans ma mémoire, tout en écrivant ces articles, les fragments que je puis avoir retenus de Virgile et que je murmurais déjà, sur le pont de Trèves, en regardant nos prisonniers revenir d'Allemagne et en apprenant que des Boches, la veille de notre arrivée, avaient pris le chemin du Rhin. J'aimerais qu'un de nos Lorrains eût chanté sa maison détruite de la Sarre, sa ferme, son usine, avec la tendre douleur de Virgile : « Est-ce que jamais plus il ne me sera donné, après un long temps, revoyant ma terre paternelle et le toit de ma maison, de me dire en les contemplant : C'était là pourtant mon domaine et mon royaume ! Quoi ! Un barbare possèdera ces moissons où j'ai mis mes peines ! Voilà où la discorde a conduit nos malheureux concitoyens ! Voilà pour qui j'ai ensemencé mon champ ! »

Cette délicatesse virgilienne (qu'un Claude Gellée a respirée sur la Moselle), nous ne la trouverons pas dans

le rude climat de la Sarre, mais du moins une veine solide et sensée, une fierté plus proche de l'orgueil du citoyen romain que de la soumission du serf germanique.

Avez-vous lu les *Vieux de la Vieille*, ce livre si beau de nos grands romanciers et patriotes lorrains Erckmann-Chatrian ? L'incompétence de ces deux écrivains quant à l'ancienne France est totale, mais ce défaut, aisé à expliquer puisqu'ils vivaient de tradition et qu'il n'y a pas de tradition monarchique française en Lorraine, ne diminue pas la valeur de leur témoignage sur les manières de penser et de sentir de leurs compatriotes durant les guerres de la Révolution et de l'Empire et durant le XIXe siècle. Lisez ce qu'ils racontent de la protestation de Sarrelouis et de Landau vers 1830. Ils nous font voir (page 178) l'arrivée des jeunes gens de Landau qui désertent aux premiers bruits de guerre de l'armée prussienne pour venir servir chez nous : « Comme c'était tout naturel, il en arrivait des centaines qui voulaient combattre avec nous pour ravoir leur patrie. » Ils rapportent la cordiale réception qui fut faite à ces jeunes braves ; ils y ajoutent des faits et des couleurs fort curieuses (pages 186 et s., 191, 206, etc...) et on peut voir les relations que Landau et d'autre part les villes de la Sarre avaient conservées avec nos villes d'Alsace et de Lorraine.

Erckmann et Chatrian ont pour génie de rapporter les choses qu'ils ont vues et les récits qu'ils ont entendus dans leur jeunesse. Il y a de grandes probabilités pour que les personnages qu'ils mettent en scène dans les *Vieux de la Vieille* aient vraiment existé avec les traits et même

sous le nom qu'ils leur donnent (6). Les *Vieux de la Vieille*, ce roman délicieux où un vieux grognard, au cœur ingénu, initie un petit Lorrain au culte de la gloire et de la patrie, est un précieux document sur l'état d'esprit rhénan, sur le ressort habituel guerrier du vieux monde gaulois en face des Germains. J'en trouve une charmante confirmation dans les mémoires inédits de mon grand-père Barrès, qui fut de la garde impériale et prit part à toutes les batailles du Grand Napoléon.

Le commandant Barrès raconte que le matin du 18 octobre 1830, comme il cheminait en tête de son bataillon, sur la route de Bitche à Strasbourg, à peu près à une demi-lieue de Lembach, il vit venir à sa rencontre « une espèce de troupe armée, marchant en colonne, tambour battant, drapeau déployé. Arrivée à portée de la voix, cette troupe s'arrêta et son chef cria : « *Qui vive !* » Après les réponses d'usage, ce chef s'approcha de moi, me salua de l'épée et me dit que les citoyens de Lembach recevraient avec plaisir les soldats du brave 15e léger. Ce capitaine était un gamin de quinze ans, de très bonne tournure et montrant beaucoup d'aplomb. Il commandait une compagnie de plus de cent jeunes gens, de 12 à 15 ans, bien organisée, ayant tous ses officiers, ses sous-officiers, ses caporaux, ses tambours, son porte-drapeau et sa cantinière. Rien n'y manquait, pas même l'instruction, l'ordre et le silence. Après avoir causé quelques minutes avec cet intéressant jeune homme, je lui dis de prendre la tête de la colonne, de nous conduire sur la

---

(6) Voir la note 5, page 89.

place où nous devions nous arrêter et de venir ensuite dîner avec moi. Ce qu'il accepta avec une grande satisfaction. J'appris à mon arrivée au gîte d'étape que c'était un capitaine en retraite qui avait eu la patience d'instruire et d'organiser ces enfants avec tant de succès. Ils faisaient plaisir à voir. Ils avaient pour armes de grands sabres en bois dont les chefs, décorés d'épaulettes ou de galons, selon leur grade, faisaient souvent usage sur le dos de leurs subordonnés. »

Et ce fait donne à mon grand-père l'occasion de décrire l'état d'esprit du moment : « L'Europe tout entière était en agitation. Les rois se préparaient à la guerre, soit pour contenir les peuples que la Révolution de juillet avait mis en mouvement, soit pour résister à la France qu'on croyait disposée à porter ses principes en Allemagne et à faire de la propagande armée... L'apparition du drapeau tricolore dans une ancienne province française eût été d'un effet décisif. » Des deux côtés de l'ancienne frontière de 1814, on brûlait de déchirer les odieux traités de 1815. A Landau comme en Alsace, à Sarrelouis comme en Lorraine, les âmes fières attendaient leur revanche.

Vingt-neuf ans plus tard, en 1859, lors de la guerre d'Italie, même ébullition d'amitié. Notre sous-préfet de Wissembourg écrivait à Paris : « Tous les tambours de la garnison de Landau, ayant à leur tête le tambour-maître en grande tenue, se sont présentés pour se ranger sous les drapeaux français... » (M. P. Vidal de la Blache, d'après les Archives nationales.)

Et en 1870 ! Ecoutez ce que me raconte un officier lorrain, M. Gaudry : « Le père de ma mère, le colonel

Chartener, était né à Sarrelouis. Il fit toutes les campagnes de l'Empire avec son ami et concitoyen le maréchal Ney, et en 1815, quand Sarrelouis fut annexé à la Prusse, il se retira à Metz. En mourant il y laissa deux fils. Or, bien des années après, c'était en 1871 et Metz venait de capituler, mon oncle, Gustave Chartener, vit arriver en trombe chez lui un cousin de Sarrelouis qu'il avait presque oublié et qui, se jetant à son cou, lui dit : « Mon cher Gustave, que je suis heureux que Metz soit prise. — Comment, malheureux, vous osez me parler ainsi ! — Oui, je suis heureux : depuis 1815, la France nous oubliait, nous laissait Prussiens. Eh bien ! elle ne pourra pas oublier Metz et elle nous reprendra avec vous. »

M. Gustave Chartener resta à Metz après l'annexion. Il y était l'un des chefs des Français irréductibles. Un soir, à dix heures, il sortait du cercle, plein de santé et plein d'entrain. Que se passa-t-il ? une heure après on le trouvait gisant sur le trottoir, à cinquante mètres du cercle, à dix pas d'un factionnaire prussien, qui prétendit ne s'être aperçu de rien. M. Chartener portait à la tempe une affreuse meurtrissure. Ses amis y reconnurent un coup de crosse de fusil. Le commissaire allemand déclara la mort naturelle.

Voilà des faits que l'histoire, cette dédaigneuse, dans son aristocratique négligence, n'enregistre pas, mais qu'il faut pourtant que nous y introduisions, par respect de la vérité et pour l'illustration de notre race. Il importe que l'on sache les souffrances et la fidélité de nos frères de la Sarre, qu'ils soient partis pour l'exil ou demeurés sur la terre natale. Il importe que l'on fasse écho à ces

annexés de 1815, qui jamais ne laissèrent s'établir la prescription de leur filiale amitié lorraine et française. L'obscure protestation de la Sarre vaut les glorieuses protestations de Metz et de Strasbourg.

Un homme a vécu, un homme mystérieux dont je ne sais même pas comment s'orthographie exactement le nom. Il a signé Baltzer une histoire de Sarrelouis, publiée en allemand à Trèves, en 1865, et Balcer, en 1893, un *Appel aux Sarrelouisiens*, imprimé en français à Trois-Rivières, au Canada. Dans l'intervalle, en 1880, il a donné, en gardant l'anonymat, une histoire de la persistance du sentiment français à Sarrelouis. Cette histoire est intitulée : *Deux centième anniversaire*. A la manière de ce noble esprit qui signait : *Le philosophe inconnu*, je serai tenté de l'appeler : *Le patriote inconnu.*

Je ne vous analyserai pas ses livres. Je me laisserais aller à les transcrire, car ce sont des textes si beaux qu'on ne peut plus s'arrêter quand ils commencent à nous échauffer. Baltzer se définit lui-même « un enfant du terroir, un descendant de cette vieille race gauloise qui, pendant des siècles, eut l'honneur d'être la sentinelle avancée de la patrie, un Sarrelouisien qui sut conserver intactes les traditions de ses pères et ne perdit pas l'espoir de voir, un jour, la terre natale faire retour à la France ».

Sans doute qu'à la fin ce vaillant ne put tenir devant la marée allemande qui montait toujours. Il s'en alla au Canada, et c'est de là que, sans écho, il lança, dans le silence et les ténèbres, son suprême *Appel aux Sarrelouisiens*. En réalité tragique appel à la justice de

Dieu, glorification de sa terre et de ses morts, anathème au régime prussien.

Le « patriote inconnu » est mort, à la veille de la guerre, là-bas, au Canada. Quel fond d'horizon pour la tombe de cet annexé, ce beau pays qui fut la Nouvelle-France ! Je n'imagine pas une destinée plus poétique. La mission de Baltzer, son œuvre en ce monde, c'était de rester le Sarre-louisien français, quand même ! Il a aimé son œuvre pour elle-même et n'a connu nul de nous. C'est un des plus beaux traits de son patriotisme de ne s'être jamais tourné vers la patrie. Il n'a compté sur rien que sur le plaisir d'être étroitement uni avec le passé et avec un avenir dont il ne voulait pas douter. Le voici devenu l'anneau glorieux qui relie deux époques. (7)



Sont-ils assez beaux, tous ces faits d'amour ! Quelle suite saisissante ! Autour d'eux, rétablissez, par l'imagination, ce qu'ils supposent de conciliabules et de conspiration ininterrompue des cœurs, et vous aurez une idée de cette multitude de bonnes volontés qui amènent les grands événements et que l'Histoire engloutit sans les nommer.

« Mais, pourrait me dire un lecteur, ces fidèles de la France, pour qui vous nous demandez justement notre amicale gratitude, ce sont des heureux et des puissants de ce monde, qui voyagent, qui viennent à

(7) Voir la note 7, page 92.

Paris, qui ont le loisir de se souvenir, ce sont des intellectuels. Vous nous parlez d'exceptions... »

Des exceptions toutes pareilles se trouvent dans les rangs les plus modestes des Sarrelouisiens. Ecoutez plutôt ce que m'écrivait, le 19 mars 1915, une simple domestique, en m'envoyant dix francs pour nos soldats mutilés :

« Vous ne sauriez croire, me disait-elle, combien immense a été ma joie lorsque, dernièrement, j'ai vu le nom de la petite ville de Sarrelouis dans vos articles. Il serait donc possible que Sarrelouis redevînt français. Dieu en soit loué ! Je serai donc Française. Quel bonheur ! J'ai été si contente de voir que vous nous rendiez justice, que vous ne nous traitiez pas en Allemands, comme le font la plupart des Français. Je sais bien que la plus grande partie des Sarrelouisiens d'à présent sont des Allemands, mais il y a encore, à cette heure, malgré cent ans d'annexion, de nombreuses familles françaises à Sarrelouis et à Vaudrevange, et il y en a beaucoup d'autres qui sont restées sympathiques à la France, et si vous grattez légèrement le vernis allemand il apparaît un bon Français. En France, on parle toujours tant de l'Alsace-Lorraine, on plaint toujours tant les pauvres Alsaciens ; on a raison, mais ce qui m'a toujours étonnée, c'est que l'on n'ait jamais plaint les pauvres gens de Sarrelouis qui ont été annexés à la Prusse. Et cependant ils ont tant pleuré d'être devenus des Allemands. Ils ont tant attendu et tant espéré de redevenir Français. Ils sont restés fidèles à la France pendant plus de 45 ans, eux ! Il y a deux ans est mort, à Sarrelouis, un vieil oncle de mon père ; il avait 90 ans. Jusqu'à son lit de mort, il n'a cessé de parler

en famille la langue française. Lorsque je suis allé lui faire ma visite, peu avant sa mort, il ne parlait déjà presque plus. Tout à coup, il ouvre ses yeux, me reconnaît et dit : « *Les Français sont décidément des paresseux.* Je ne les verrai plus... » Des personnes présentes me disaient : « Il délire, il ne vous reconnaît pas, il est si faible ! » Moi, j'avais bien compris, au contraire, qu'il ne délirait pas et que c'était une souffrance pour le pauvre vieux de se voir mourir, sans avoir vu les Français revenir prendre possession de Sarrelouis. Aussi je lui ai promis, dans un serrement de main, qu'ils *sortiraient bientôt de leur paresse.* Malheureusement, il n'aura plus la consolation de voir cela, ni ses fils, ni son petit-fils, car tous trois sont morts... »

Comme il est beau et tendre, ce mot de « *paresseux* » ainsi placé ! Que dites-vous de cette lettre ? Quel état d'esprit romanesque ! Pourquoi Flaubert a-t-il dépensé son génie à nous raconter l'histoire d'une servante qui s'hébétait affectueusement devant un perroquet empaillé? On s'encombre ainsi la mémoire avec des anecdotes qu'on serait heureux de ne pas connaître. Profitons de la bonne fortune qui me permet de vous faire entendre cette gentille fille de Sarrelouis nous décrivant elle-même sa formation :

« Monsieur, continue-t-elle, si vous le permettez, je vais un peu vous parler de moi. Je suis née à Sarrelouis, le 14 janvier 1870. En 1872, j'ai perdu ma mère, et en 1874, mon père. Nous étions trois filles et avons été élevées dans un couvent. L'aînée a été placée à Nancy, chez des gens de Metz, il y a de cela 33 ans. Lorsque j'ai eu l'âge de 13 ans, elle m'a fait venir auprès d'elle à Nancy, où j'ai continué mon instruction. Dans ce temps-

là, il y avait encore de très bons Français à Sarrelouis ; j'aimais donc beaucoup la France, c'est pourquoi j'ai voulu y aller, étant obligée de gagner ma vie. Ma sœur aînée a épousé un Français, dont les parents ont quitté Metz après 1870 ; c'est vous dire qu'ils sont doublement Français. Quant à moi, j'espérais bien devenir Française dans les mêmes conditions que ma sœur ; malheureusement, je suis restée sur le carreau. Je m'étais tellement considérée comme Française, et voilà que cette maudite guerre est venue faire de moi une Allemande. Comprenez ma souffrance. Je suis Allemande sans l'être. Depuis trente-deux ans que je suis à Nancy, comme cuisinière, et puis comme gouvernante de maison, j'avais d'abord obtenu un permis de séjour ; mais, lorsque est arrivé l'ordre d'évacuer toutes les Alsaciennes-Lorraines de la ville, j'ai été obligée de partir avec elles, le cœur bien gros et la mort dans l'âme. Par une faveur spéciale du ministre de l'Intérieur, j'ai été autorisée à rester à Saint-Raphael, dans le Var, avec les Alsaciennes évacuées de Nancy ; je n'ai qu'à m'en louer, mais mon cœur saigne lorsque les habitants d'ici me traitent de Prussienne et d'Allemande... » (Lettre d'Anna Schneider, le 19 mars 1915.)

Je suis fâché de donner de tels documents sans leur faire une digne monture. L'Allemagne s'enorgueillit d'avoir retrouvé les trésors d'Attila cachés dans le Rhin, mais la France ramène à la lumière, dans les mêmes lieux, des trésors de gentillesse et d'amour. Comparez ces deux masses de richesses morales pour connaître la diversité des deux races. Au pays rhénan, les fidèles de l'Empire allemand se louent de la prospérité qu'il leur donnait,

et ceux qui appellent la France disent qu'elle satisfait leur âme. Le cas d'Anna Schneider n'est pas rare ; c'est un des cailloux précieux que roule communément le fleuve, un brillant du Rhin. Il a une valeur de renseignement général. Voyez-y

Une émeraude où semble errer toute la mer.

comme dit un des beaux vers inconnus de Hugo. Cette servante au grand cœur a des frères par milliers. Nous sommes la nation aimée.

Pourquoi, comment, à quelle heure ces ignorants qui ne savent que leur cœur ont-ils entendu l'oracle de leur destinée et pris parti dans le combat des races ? C'est un mystère dont chacun d'eux connaît bien le secret.

« J'ai eu des Boches dans ma maison durant quatre années, m'écrit un habitant de Bruges, M. C. van D. H. En avril 1915, je logeai deux sous-officiers et trois soldats de l'infanterie de marine. C'était l'époque de la discipline rigoureuse. Il était défendu aux militaires de causer avec les civils, sinon de choses banales, et ils avaient à réciter, sur des sujets déterminés, une leçon apprise par cœur. Je ne tardai pas à savoir que les trois hommes étaient Alsaciens, et du coup, une entente tacite s'établit entre nous. Mais ils avaient toutes les peines du monde à échapper à la surveillance des deux gradés, qui visiblement se méfiaient d'eux. Un jour, l'un des sous-officiers, un Prussien pur sang, vantait avec d'abondants détails la supériorité de l'armée allemande, ses succès contre la France. Derrière lui se trouvaient les trois Alsaciens ; *leurs regards lançaient des éclairs*: par des gestes, en secouant la tête,

en remuant les lèvres, ils me disaient : « Il en a menti. »

« De ces trois Alsaciens, un seul parlait français. Il était des environs de Dieuze et portait un nom allemand, mais sa mère s'appelait Humbert. Il avait une confiance absolue qu'à son retour il retrouverait le drapeau tricolore au clocher de son village. C'était un bien noble cœur qui battait sous l'uniforme *feldgrau*, et je me demande avec émotion si cette vue, dont il me parlai avec des larmes dans les yeux, lui a été accordée. Ses deux camarades ne savaient pas le français. N'empêche qu'un dimanche après-midi, les gradés étant sortis, je les entendis tous trois entonner religieusement l'air de la *Marseillaise*. Je me rendis près d'eux, et les deux pauvres diables qui ne connaissaient pas deux mots de français, frappaient sur leur poitrine en disant : « France ! France ! »

« Quelques mois après, je logeai de nouveau un Alsacien, de la frontière suisse, celui-là. C'était un primitif, un bûcheron habitué aux besognes solitaires, et partant peu communicatif. Devenu plus confiant, il me montra un jour une lettre de sa sœur, cachée dans un paquet. J'appris que, dans ce village perdu au fond des bois d'Alsace, on colportait avec bonheur la nouvelle, fausse d'ailleurs, de formidables désastres boches. Je lui dis : « Mais vous ne connaissez ni la France, ni la langue française. Comment se fait-il que vous détestiez les Allemands et que vous aimiez les Français ? » Alors, il me répondit : « *Was wollen Sie ! Das sitzt im Blut.* » (Que voulez-vous ! Nous avons cela DANS LE SANG.) (8).

(8) Voir note 8, page 92.

Profonde réponse. Les Rhénans ont la France « *dans le sang* » et les Français ont été « *paresseux* ». Voilà deux mots inoubliables, deux mots où tient toute l'histoire de notre race sur le Rhin.

Et maintenant par la force de nos armes et d'une énergie qui s'amassait durant notre apparent sommeil, nous voici revenus sur le grand fleuve. Le désir du Rhin a repris sa force, son élan, et la fortune le couronne. Il était temps. Ah ! dame, après cent quatre ans de contrainte teutone, les beaux éléments qui nous attendaient, même sur la Sarre en Lorraine, choses et gens allaient périr. Leur opiniâtreté ne se laissait vaincre que très lentement, mais enfin durant notre paresse le sang s'épuisait.

***

La Sarre captive se dénaturait. Les faits que j'ai accumulés ont donné aux lecteurs le dessin et les couleurs de cette tragédie aussi belle et aussi vraie que la tragédie de l'Alsace-Lorraine. Ces documents et ces émouvantes anecdotes, j'aurais pu aisément les mettre en système. J'ai pensé que dans leur simplicité et tout nûment ils parleraient mieux. Ne changeons pas de méthode, et pour mesurer le déclin d'où nous nous sommes relevés, pour calculer le refroidissement de nos extrémités, prenons deux exemples, l'un plus physique, l'autre plus moral.

Regardez les usines de Dilling-sur-Sarre. En 1685, c'est la France qui gouverne sur la Sarre ; Louis XIV accorde au marquis de Lenoncourt (un Lorrain), seigneur de

Dilling, le droit de construire une usine de fer et d'acier. Après la paix de Ryswick, qui restitue la région aux ducs de Lorraine, ce droit est renouvelé, en 1697 et 1720, par la cour de Lorraine. En 1766, Dilling devient français, puis, en 1815, prussien, et en 1829 quelques actionnaires allemands y pénètrent. Pourtant, le long du siècle, jusqu'en 1880, la direction des usines de Dilling-sur-Sarre est restée française. La langue française est demeurée la langue des assemblées générales et des réunions du comité, jusqu'en 1904. Le comité a compris deux membres français jusqu'en 1912. A cette date, ces deux Français ont été exclus par ordre du gouvernement allemand. En 1914, trois cent trente actions sur sept cent cinquante appartenaient encore à des Français, et les Allemands faisaient vainement des efforts acharnés pour se débarrasser de nos compatriotes. Ceux-ci, une centaine environ, tenaient bon. Parmi eux, je relève quatre généraux, un très grand nombre d'officiers, beaucoup de hauts fonctionnaires, préfets, conseillers à la Cour d'appel de Paris et conseillers-maîtres à la Cour des comptes. Au cours de la guerre, leurs parts furent saisies et attribuées aux actionnaires allemands.

Voilà l'histoire d'une pensée et d'une activité françaises. Passons à quelque chose de plus spirituel encore. Regardons une famille du terroir, et quelle famille !

Le fameux Lasalle, le héros de l'Egypte, de l'Italie, de l'Espagne, d'Austerlitz et de Wagram, le modèle des cavaliers français, était Lorrain, et son frère s'était fixé dans la région de Sarrelouis. Ce frère mourut en laissant un fils qui épousa une Française, mais qui, tout de même,

resté dans la Sarre, annexée à la Prusse, y devint sous-préfet. Quand il mettait son uniforme pour une cérémonie officielle, les bonnes femmes de Sarrelouis l'apostrophaient familièrement : « Est-ce que nous n'êtes pas honteux, monsieur de Lasalle, de vous promener ici habillé en Prussien ? » Il ne se fâchait pas, il pensait comme elles, il était resté Français de tempérament. Seulement, les Français ne revenaient pas ! Son fils est mort, son petit-fils a aujourd'hui une vingtaine d'années et se croit complètement Allemand. N'empêche que le plus bel ornement de la maison, c'est toujours le portrait du grand-oncle héroïque, le portrait du général Lasalle, d'après Gros. J'ai bon espoir que la goutte de sang français aura tôt fait de se ranimer et de commander toute la famille. Mais il était temps que nous arrivions et que nous vinssions raviver des lampes à demi-éteintes, dont la mauvaise odeur soulève le cœur.

Je ne mets pas en doute la régénération de la Sarre et sa réintégration dans son esprit lorrain primitif. Pas plus que je ne doute que nous ne voyions se réveiller, sur toute la rive gauche, la vieille âme celtique et l'antipathie séculaire contre les Prussiens. Revenus dans ces beaux lieux avec une mémoire fraîche et joyeuse, nous avons contracté de grandes dettes morales en Lorraine, en Alsace, au Luxembourg, dans la Sarre ; payons-les magnifiquement. En mettant à l'honneur nos souvenirs, nous favoriserons nos espérances.

Ce soin de gratitude incombe, aussi bien qu'à l'Etat français, à tout citoyen.

J'ignore à qui je m'adresse ; je parle dans une sorte

d'obscurité, mais je tiens à le dire dès cette première heure, nous avons le devoir d'élever dans Sarrelouis une statue au maréchal Ney, nous avons le devoir de placer à Goffontaine une plaque de marbre en l'honneur de Gouvy, nous avons le devoir de rapporter sur la Sarre les cendres du grand patriote Baltzer.

« Ce n'est pas à l'audience, disait superbement le « philosophe inconnu », ce n'est pas à l'audience que les défenseurs officieux reçoivent le salaire des causes qu'ils plaident. C'est hors de l'audience, après qu'elle est finie. » L'heure est venue de reconnaître des services qui n'ont pas été « honorés » quand leurs auteurs vivaient.

Ney qui refuse de laisser plaider qu'un Sarrelouisien, de par le traité de 1815, a cessé d'être Français et qui déclare : « Je ne sauverai pas ma tête à ce prix, elle tombera française » ; Pierre Gouvy qui refuse de vivre quand Sarrelouis devient prussien et qui signe son testament : « ...mort Français » ; Baltzer qui refuse de désespérer jamais et qui au nom de ses compatriotes, par deux fois, solennellement, rompt la prescription, voilà de grands protestataires, dignes des protestataires alsaciens et lorrains. Leurs faits, solides comme des rocs, doivent être placés dans la digue que nous dressons éternellement contre la Germanie. Propageons, immortalisons par le livre, le marbre et le bronze de telles images. Elles sont une arche bâtie dans la souffrance où un petit peuple s'est réfugié et a duré pendant le déluge (9).

(9) Voir la note 9, page 92.

CHAPITRE CINQUIÈME

LA MÉTHODE ET LES MOYENS DE LA FRANCE EN RHÉNANIE

Et maintenant faisons plus avant, un nouveau pas encore. Nous voici dans les provinces rhénanes. De toutes parts des indices nous accueillent. Dans le sol, dans l'histoire, dans les mœurs, mille affleurements, révèlent les amitiés d'autrefois. Sur ces solidités nous allons rapidement construire.

Voulez-vous une grande vue réaliste qui vous éclairera la question française sur la rive gauche? La plupart des grands propriétaires de la Sarre, de la basse Moselle et du Palatinat sont des petits-fils d'acquéreurs de biens nationaux.

Nul besoin d'insister sur la portée de ce fait. Il nous rend intelligible la sympathie que les soldats de la Révolution et de l'Empire trouvèrent jusqu'au bout dans les provinces rhénanes.

Entre mille témoignages de cette sympathie, je puis fournir la déposition de mon grand-père Barrès, officier de la garde impériale Dans son *Itinéraire*, en date du 28 novembre 1813, après qu'il a raconté le désastre de Leipzig et la bataille de Hanau, il écrit : « Nous voici à Oppenheim, chef-lieu de canton du Mont-Tonnerre, pour surveiller les bords du Rhin. Je suis logé chez un propriétaire aisé, grand amateur des vins du pays, qu'il met bien au-dessus des meilleurs crus de Bordeaux. Aussi m'en fait-il boire d'excellents à tous les repas. Je mange chez lui pour lui être agréable. Il me l'a

demandé avec insistance. Pour que ses vins ne perdent pas de leur qualité, il fait rincer les verres avec du vin ordinaire. Cet excellent homme, père d'une nombreuse et aimable famille, est Français de cœur. Il se propose de quitter le pays, s'il redevenait allemand. »

Chacun de nous, avant la guerre, s'il a circulé en Rhénanie a pu y recueillir un écho de l'amitié qu'on y avait pour la France et dont quelque chose subsistait mélancoliquement.

Un Français, dont il ne m'est pas permis de citer le nom, mais dont la lettre m'est transmise par Mme Roehrigt, raconte qu'en visitant la ville de Mayence où son grand-père avait été soldat français un siècle auparavant, il s'en alla au cimetière saluer les tombes des frères d'armes de son grand-père et du préfet Jean Bon Saint-André. Un employé qui le guidait lui tint un petit discours : « Vous êtes Français, mon père aussi l'était, car il est né à Mayence, au temps de Napoléon Ier. Il m'a souvent déclaré que Mayence eût retiré infiniment plus d'avantages à rester sous la domination de la France, étant appelée, par sa situation, à devenir un des principaux centres de la frontière franco-allemande. Pour notre malheur, les événements s'opposèrent à cette brillante destinée, en nous replaçant sous le joug germanique. Nous voici perdus en pleine Allemagne et les affaires périclitent à Mayence. » De pareils aveux dans la bouche d'un fonctionnaire teuton, continue notre correspondant, m'étonnèrent, mais je reconnus par la suite qu'ils n'étaient nullement exceptionnels. Nombre de personnages, dans cette même cité, partageaient sur ce point l'opinion de mon interlocuteur.

Au début de 1915, en pleine guerre, à l'occasion d'articles que je venais d'écrire pour réclamer et annoncer, comme une conséquence de notre indubitable victoire, l'expulsion de la Prusse au delà du Rhin, je reçus d'une religieuse née à Trèves cette touchante lettre : « Moi aussi, pauvre religieuse, je voudrais contribuer à faire connaître ce beau pays de la Moselle où je suis née. Depuis trente ans je suis religieuse en France et je m'occupe depuis quelques années des pauvres du premier arrondissement, autour des Halles. Depuis le 1er octobre, je suis exilée à Fourges, dans l'Eure, où les humiliations sont mon partage de tous les jours. Oh ! si ces gens qui me traitent ainsi pouvaient comprendre combien le peuple de Trèves est resté français. (Rappelons-nous que cette religieuse a quitté Trèves au moins depuis trente ans.) Faites connaître ce pays, car il n'a pas de haine pour la France. Mes vœux les plus sincères et mes prières les plus ardentes sont pour que la Moselle devienne bientôt le sol français. Alors j'oublierai vite les durs sacrifices qui m'ont été imposés, heureuse d'être Française pour toujours » (Sœur Catherine, 28 février 1915.)

A cette heure, le plus grand nombre des gens du Palatinat bavarois, du Birkenfeld, de la Hesse rhénane, de la Prusse rhénane croient ne pas nous aimer. Quelle erreur, quelle opinion superficielle ! Vraiment, s'ils s'en tenaient là, ces Rhénans montreraient une connaissance bien incomplète d'eux-mêmes et de leurs annales. L'éducation et l'envahissement d'outre-Rhin les ont recouverts d'une gangue trompeuse ; brisons-la et nous nous réjouirons de voir de la France qui nous sourit.

Un Alsacien, M. Courteix, m'écrit cinq lignes excellentes où vous trouverez l'exacte vérité moyenne : « En revenant de Berlin ou de Saxe dans les pays rhénans, me dit-il, j'ai toujours eu la sensation d'arriver dans une contrée presque française. Non pas que ces Rhénans avant la guerre aimassent notre pays, mais ils le comprenaient mieux que ne faisaient les Allemands d'outre-Rhin. Leurs habitudes, leurs mœurs se rapprochent des nôtres. Leur conversation n'était pas blessante. Ils montraient parfois un désir de nous estimer. Avec nos amis des pays annexés, nous faisions le rêve de rendre indépendants les pays rhénans et d'unir leurs intérêts matériels aux nôtres en englobant la rive gauche du Rhin dans un Zollverein gauche. »

L'heure est venue de réaliser ce rêve.

Comment ?

Par l'intelligence alliée à la force et par une intelligence toute pleine d'amour.

Une méthode ferme, sans brutalité de forme, une liberté démocratique, sans tracasserie policière, la suppression des liens avec l'Allemagne, voilà le premier mot d'ordre. C'est en créant des solidarités d'intérêt avec la France, en rompant celles qui existent avec l'Allemagne, en mettant les Rhénans dans la nécessité de traiter avec des Français chacun des détails de la vie économique, qu'on hâtera l'évolution qui doit reporter la frontière du patriotisme et de la langue à la limite militaire. Puis l'Ecole et l'Eglise, que nous aurons su nous assurer l'une et l'autre, nous permettront de gagner rapidement une période où nous verrons se préparer la fusion. A la longue, nous trouverons

ici d'excellentes recrues pour notre nation. Il y a sur le Rhin des éléments ethniques qui, moins la langue, sont aussi voisins de nous que quelques-uns de nos meilleurs compatriotes. Les enfants de cette terre assainie peuvent devenir les premiers de la famille lorraine.

Si j'étais chargé d'élaborer la méthode de notre action sur le Rhin, les voies et moyens de la France dans les Marches rhénanes, je dirais que nous avons d'abord à discerner les bonnes volontés qui s'offrent et qui, irritées contre la Prusse, sollicitent de se muer en amitiés françaises. C'est aux administrateurs locaux de voir, d'écouter, d'accueillir, d'éveiller ces collaborations, que le temps permettra de juger.

Je possède un assez beau dossier de nos soldats qui viennent d'être prisonniers dans les provinces rhénanes. J'ai publié le rapport que m'avait donné un professeur du lycée de Bayonne, M. P. Barrière. M. Barrière a été soigné dans un hôpital de Kaiserslautern (Palatinat) et traité par le personnel médical, les soldats du pays et les gens de la ville d'une manière humaine qui fait le plus saisissant contraste avec les tourments qui dans la région d'outre-Rhin furent souvent infligés à nos soldats. Le cas de M. Barrière est renforcé par d'autres cas analogues qui m'ont fait connaître d'autres prisonniers. Et ce qui donne du sérieux à cet ensemble de documents psychologiques c'est qu'il s'accorde avec ce que nous savons de 1870. Ceux des nôtres qui furent prisonniers, il y a un demi-siècle dans les provinces rhénanes sont unanimes, (M. Julien Rovere analyse leurs divers *mémoires* dans ses *Survivances françaises)* à

déclarer qu'en quelque lieu qu'ils aient été, à Créfeld, à Aix-la-Chapelle, à Cologne, à Coblence, à Sarrelouis, à Trèves, à Landau et à Mayence, du sud au nord, de l'est à l'ouest, partout sur la rive gauche du Rhin, ils ont été l'objet des mêmes attentions et ont constaté la même douleur de notre défaite..

J'en tire une conclusion : il faut rechercher tous ceux qui ont témoigné de la sympathie pour nos blessés, pour nos prisonniers, pour la France, et leur donner de la force. Qu'ils deviennent des chefs locaux et les dépositaires de notre confiance. Et en même temps, nous devrions nous efforcer d'éliminer du Palatinat et des provinces rhénanes tous les éléments qui, venus d'outre-Rhin, ont un esprit prussien et pangermanique.

Le sentiment de l'unité allemande existe sur la rive gauche, mais il y a été apporté assez récemment par les fonctionnaires, les instituteurs, les curés et les officiers bavarois. Nous pourrions aisément le neutraliser. Au point de vue intellectuel, le pays est un peu éteint. Après avoir reçu un merveilleux essor au moment de la domination française, il a été arrêté net dans son développement sous la domination bavaroise et depuis ne s'est jamais relevé. Ce qui intéresse essentiellement le Palatin d'aujourd'hui, homme paisible, de solide bon sens, qui ne manque point d'esprit critique, c'est la tranquillité et la sécurité. Mais en outre, à cette heure, il exprime un vif désir d'indépendance. A cet égard le ton des journaux du pays est très significatif. Qu'ils sachent bien, ces Rhénans continuellement sous le joug,

que notre vœu est de les aider à dégager pour la première fois leur caractère propre.

Les Palatins ont une antipathie réelle et profonde pour les Bavarois et c'est un sentiment que ceux-ci leur rendent amplement. Les fonctionnaires bavarois considèrent le Palatinat comme un lieu d'exil. D'autre part le Palatinat, pays riche, égalitaire, sans noblesse, se méfie de la Prusse, terre pauvre des hobereaux. Il est utile et juste que nous fassions connaître aux Palatins et aux Rhénans les crimes allemands, en ayant soins de reporter sur la Bavière et la Prusse, dans la mesure où c'est vrai, la responsabilité de ces crimes.

Nous serions des fous de méconnaître l'influence de la population catholique et de son clergé. Il faut obtenir que les curés du Palatinat n'aillent plus étudier à la faculté de théologie de Munich où ils reçoivent le mot d'ordre et la manière de penser du centre bavarois et qu'ils aillent étudier dans une faculté de théologie de la rive gauche du Rhin.

Au reste, créons immédiatement une Université de la rive gauche du Rhin. Ah ! que Strasbourg veuille donc accepter ce grand rôle ! Dans cette Université, on étudiera la civilisation latine en même temps que la civilisation germanique. On y magnifiera ce point de perfection que doit être la civilisation rhénane. Nous devons chercher à nous acquérir avant tout les jeunes gens. Les jeunes étudiants palatins se piquent d'esprit critique. Ils n'ont de naissance aucun enthousiasme pour le caporalisme prussien et ils sont sensibles, quand ils les connaissent, aux avantages de la civilisation française.

Une propagande honnête et généreuse, favorisant l'indépendance du Palatinat et son développement intellectuel arrêté par le prussianisme, aurait une influence rapide. Notre action économique, d'extrême importance certes, doit s'accompagner d'une profonde action spirituelle.

Henry Bordeaux me cite une belle formule qu'il vient de recueillir à la bibliothèque municipale de Mayence, dans un écrit de 1816 : « Les hommes sont à la longue ce que l'administration les fait être. » Voilà le secret des Rhénans livré par eux-mêmes. *Arcana imperii.* Nous avons affaire, au long de la Moselle et du Rhin, à des populations terriblement réalistes. Ne mettons par leur clergé contre nous et donnons-leur le moyen de gagner autant d'argent qu'ils en gagnaient dans l'Empire allemand. Moyennant quoi ils s'adapteront au régime français très vite, car leur naturel est plus proche du nôtre que prussien. Mais précisément, ce naturel, il faut le dégager et le magnifier.

A chaque fois que j'ouvre les admirables albums du commandant Esperandieu et que je vois ces dieux et ces héros gallo-romains remontés à la vie, ressuscités, sortis de terre, quelle ardente impatience j'éprouve de me mettre à notre nouvelle tâche qui est de faire jaillir derechef les antiques sources et d'offrir leur divin rafraîchissement aux provinces rhénanes !

Mais c'est toute la France qui veut être à la fois rhénane et méditerranéenne ! En arrivant au fleuve, je sais de quel titre le saluer. Je l'honore sous le vocable *Salus provinciarum*, « le salut des provinces », comme il est nommé sur les médailles romaines et je parle de toutes nos provinces qu'enserre la forme parfaite de notre patrie.

CHAPITRE SIXIÈME

LE MOT D'ORDRE DE NOS GÉNÉRAUX

L'éternel désir du Rhin et le haut sentiment d'une tâche nouvelle inspirent nos généraux qui viennent de donner le premier mot d'ordre. Relisez la déclaration de Fayolle aux notables de Mayence. De quelle main vigoureuse ce grand chef a ramené les pangermanistes sous le joug de la réalité!

C'était le 14 Décembre, dans le palais des grands ducs de Hesse. Un salon peint en blanc avec des boiseries du XVIIIe siècle. Au-dessus de la cheminée monumentale, le portrait décoratif d'un grand-duc la main sur son sceptre, sa couronne posée près de lui sur un coussin. Et tout à côté de cette splendeur morte, faisant avec elle un contraste violent, le groupe sombre des vivants. Messieurs les notables de Mayence en redingote, le chapeau haut de forme à la main (on dirait les gens de la famille dans un enterrement,) attendent le bon plaisir et les ordres des vainqueurs français... Soudain, dans le fond, d'une porte qui s'ouvre, le groupe de ces vainqueurs débouche. A leur tête le général Fayolle, puis les généraux Paquette, Mangin, Leconte, d'autres encore, plus d'une centaine d'officiers supérieurs et quelques civils. Parmi ces derniers, le grand dessinateur Jean-Louis Forain qui ne perdra pas un détail de la scène.

Un interprète militaire, en casque, présente Messieurs les notables au général Fayolle. Il les présente en allant de gauche à droite : « Monsieur le conseiller intime Best, gouverneur de la province; Mgr l'évêque Kirstein, Monsieur le haut bourgmestre Goettelmann, Messieurs les présidents du tribunal et de la Chambre de commerce, Messieurs les conseillers de régence, Messieurs les adjoints » et ainsi dans l'ordre protocolaire toute l'énumération qui s'achève par : « Monsieur le Rabbin représentant la communauté israélite de Mayence. »

Les présentations achevées, l'interprète est revenu à la gauche de son peloton de notables, et le gouverneur de la Hesse rhénane prend la parole en allemand. Quand il a fini, l'interprète fait le salut militaire et s'adressant au général Fayolle traduit : « M. le Conseiller, gouverneur de la province, dit qu'on peut compter sur son esprit d'ordre et exprime le désir que de bons rapports s'établissent, etc. » Successivement les principaux notables font leur acte de soumission, et après chacun d'eux l'interprète, ayant derechef salué militairement le général Fayolle, remplit son office.

Quand tous eurent parlé et donné satisfaction, le général Fayolle, qui se tenait à la tête du groupe des généraux, s'avança de quelques pas vers les Allemands et leur dit : « Après les paroles franches et loyales que je viens d'entendre, je vais vous communiquer ce que je pense. »

Alors il commença d'aller et venir le long des notables, comme le long d'un mur. Il avait les deux mains derrière le dos et tenait aux deux bouts, hori-

zontalement, son sabre. Et, tout en marchant, il leur dit d'une voix claire et forte les infamies commises en France par leurs armées. A mesure que le discours se développait, le visage des Allemands, me dit un témoin, devint noir. et quand retentit cette phrase terrible : « Vous avez demandé grâce », l'un d'eux, un vieillard, pleura. Mais Fayolle continuait : « Nous ignorons la *sch'denfreude*, la joie du mal... vous n'avez donc rien à craindre, ni dans vos personnes, ni dans vos biens, à une condition absolue pourtant, c'est que vous vous soumettiez sans arrière-pensée à l'autorité militaire française. »

Il se tut, et les deux groupes restèrent un instant immobiles, dans un silence profond. Puis le général Mangin, commandant de la 10e armée, s'ad essant au bourgmestre, exprima son intention de réveiller dans Mayence les grands jours où déjà les soldats de la Révolution vinrent sur le Rhin et s'y firent aimer.

« Au revoir, Messieurs », dit le général Fayolle avec le geste qui congédie. Les notables se retirèrent à la file, et, dans les escaliers, nos soldats qui formaient la haie, leur présentèrent les armes. (10)

La nuit était venue, quand le général Fayolle et son groupe d'officiers descendirent sur le perron du château. Mayence resplendissait de lumières comme pour un gala; on eût dit, m'explique un témoin, que des lumières de lanternes vénitiennes baignaient les façades des vieilles maisons; les troupes massées sur la

(10) Voir note 10, page 93.

place rendaient les honneurs au drapeau, et le général Fayolle se tournant vers ses généraux leur dit : « Cette journée-là vaut une vie. »

Moment inoubliable ! Les grands chefs montent dans leurs autos, les officiers se dispersent. Tout a l'air d'un retour de fête dans les rues de Mayence. La France atteint à l'apogée de sa fortune. Un grand acte de volonté vient de se déployer, si simple et si fort qu'il peut inaugurer une ère nouvelle, et dans le même temps il s'accomplit dans toute la Rhénanie. Toutes les routes qui descendent de la France au Rhin sont sillonnées par de longs convois d'artillerie. Il semble que l'armée victorieuse glisse sur un plan vers le fleuve mystérieux. Et chacun de nos généraux, en prenant possession de son commandement, parle comme Fayolle et Mangin à des gens tout pareils aux humbles notables de Mayence.

De telles journées sont des pierres solides sur lesquelles nous pouvons asseoir l'édifice qui parachèvera, à l'Est, la maison française, demeurée incomplète à la manière de tant de vieilles cathédrales. Elles expriment la méthode de la France sur le Rhin : se faire craindre et plaire.

Il ne s'agit plus maintenant que de vouloir longtemps dans un même sens.

Novembre 1918-*Févier* 1919.

NOTES

(1) Qui de nous n'aimerait suivre avec piété tout ce système de défense que les Romains avait dressé du Rhin au Danube pour servir de frontière à l'Empire ! Le général de la Noe nous a raconté qu'un Allemand, M. de Cohausen, s'est donné le plaisir (mais c'est un plaisir pour Français !) de le parcourir pas à pas, ce *limen*, long de 542 kilomètres, tout au moins de Lorch en Wurtemberg jusqu'à Reinbrohl sur le Rhin et qu'il l'a retrouvé formé tantôt par des cours d'eau, tantôt par des remparts et flanqué de *castella* et de tours. Il y a déchiffré les *graffiti* des légions. C'est une leçon que le passé donne à l'avenir, un cri d'éternel « garde à nous ! »

(2) De Rome à Hambourg, d'Amsterdam à Trieste, les préfets de Napoléon se heurtaient à des sentiments nationaux qui refusaient de s'accommoder même à une administration bienfaisante. Mais sur les bords du Rhin, à Mayence, à Coblence, à Trêves, à Aix-la-Chapelle, à Cologne surtout, toutes les classes s'étaient vite adaptées au régime français. Cela ne peut étonner : ce code de lois admirable, ces puissants travaux d'intérêt public si vivement menés, cette société cultivée à la classique et militaire sans morgue ressuscitaient dans cette ancienne province de la Gaule latine la grande époque inoubliable de Rome.

(3) Il s'agit d'attirer à l'Université de Strasbourg les jeunes Suisses, Belges, Hollandais, et laissez-moi le dire, les Rhénans.

Ah ! je sais, à Strasbourg, trop justement, on est rassasié d'Allemands, et l'on me dira : « Quoi ! vous voulez en attirer chez nous, quand nous voulons les renvoyer de chez nous ! »

Mes chers amis, distinguons. Notre frontière militaire est désormais au Rhin : il s'agit d'épurer les territoires de la rive gauche qui nous aimèrent et nous aimeront et qui seront heureux d'échapper aux influences d'outre-Rhin. Quelle tâche pour nous tous, de libérer les aspirations celtiques, latines qu'il y a dans ce seuil de la Germanie ! L'Université de Strasbourg et ces nobles jeunes gens alsaciens qui surent rester Français, alors même qu'ils étaient astreints au service de l'Allemagne, sauront conquérir pacifiquement leurs hôtes, non seulement par leurs qualités morales françaises, par la valeur et l'harmonie de notre esprit, mais aussi je le rêve, par la force d'un idéal français déterminé, positif.

Le monde entier qui a tant souffert a besoin en ce moment

d'un nouvel évangile. Quelle gloire s'il est élaboré, harmonieux et vivace dans l'illustre Strasbourg. Quel maître, quel étudiant ne rêverait de collaborer à cet apostolat !

Les Allemands avaient fait de Strasbourg une sentinelle avancée de la Germanie. A nous d'en faire l'avant-poste des civilisations latines.

Allons brutalement à la difficulté. Pour attirer tout ce monde de Suisse, de Belgique, de Hollande, de toute la vallée rhénane, il faut des sports, selon leurs goûts. Cela sera aisément réglé. Nul pays plus favorable que l'Alsace à la plus joyeuse, à la plus saine, à la plus noble vie pour la jeunesse. Mais surtout il faut des maîtres illustres. La France à cette heure paye indignement les grands maîtres pe la vie spirituelle.

C'est une honte que nous fassions une existence si misérable à nos prêtres et à nos professeurs. Vous cherchez pour l'Alsace des instituteurs qui sachent l'allemand et vous leur offrez dix-huit cents francs ! Le commerce leur fera des situations infiniment supérieures.

Un grand professeur allemand à l'Université de Strasbourg avait hier vingt mille marks, soit vingt-cinq mille francs. Et vous offrez à un grand professeur français pour le même emploi sept mille francs, plus vingt francs par jour d'indemnité de vie chère ! Ce n'est ni juste, ni sérieux.

Mais les autres universités de France ne veulent pas que Strasbourg ait un traitement de faveur...

On peut répondre que Poitiers ou Clermont-Ferrand n'ont pas le même rôle à jouer que Strasbourg. Le professeur de Strasbourg doit être « un séducteur ». Il doit recevoir, avoir une maison accueillante. Et puis nul doute qu'il ne faille aussi relever la situation de tous nos professeurs dans toutes nos régions de France.

Je n'ai pas besoin d'aller prendre des modèles à l'étranger. C'est la tradition française. François Ier fondait le Collège de France pour donner la plus honorable situation à des vieux professeurs d'Araméen et d'Hébreu. Louis XIV pensionnait les Corneille et les Racine. Napoléon Ier fondait l'Institut. La Restauration faisait un digne sort à Champollion qui n'avait aucun titre universitaire. La Ville de Paris s'est fait grand honneur, quand son Conseil Municipal, qu'on eût pu croire étranger aux questions de haute intelligence, a créé une chaire qui assura la vie du noble Louis Ménard.

Ah ! la Grande Université que nous pouvons créer à Strasbourg ! Il y a des études traditionnelles que j'y voudrais voir maintenues et renouvelées. Sur ce sujet on écrirait tout un livre. L'esprit rhénan si profond voudrait se dégager et s'exprimer. Nous allons tous y travailler avec le plus joyeux enthousiasme. Quant à la « Société des Amis de l'Université de Strasbourg », une ardente collaboration lui est assurée dans toute la France, chez nos Alliés et jusqu'en Amérique.

(4) Les Allemands ne cachaient pas leur irritation. Les *Munchener Neueste Nachrichten* du 15 juin 1915, écrivaient :

« Le Luxembourg avec ses 262.000 habitants ne doit pas oublier qu'il est redevable de toute son extension économique à l'Empire allemand, aux capitaux allemands et à l'esprit d'initiative allemand. Ses sympathies devraient pencher du côté de l'Allemagne. Mais l'esprit de reconnaissance a été étouffé par les excitations françaises et cela se témoigne à notre égard par des persécutions odieuses du genre de celle qui consiste à nous traiter, d'après le vocabulaire en usage en France, de « sales Prussiens ».

C'est vrai. Les Luxembourgeois disent : « Sales Prussiens ! » Ils disaient mieux encore. L'un d'eux, engagé volontaire au service de la France, me raconte : « A Craonne, nous sommes montés à l'assaut en criant : « Salauds de Prussiens, on va vous crever la peau. »

(5) Un officier français, d'origine lorraine (son grand-père de Sarrelouis et son père de Metz), M. Gaudry, me raconte ses souvenirs d'enfance : « En 1873, comme je désirais entrer à l'Ecole Polytechnique pour devenir artilleur et prendre part à la revanche, j'allai passer mes vacances à Trèves. Mon but était de bien apprendre l'allemand. Je pris pension chez un M. Linz, directeur de la *Trierische Zeitung*, le plus prussien des organes locaux. Ce farouche Germain me raconta sans aucun embarras que le jour de la bataille de Sarrebruck, les Trévirois attendaient notre arrivée victorieuse et qu'ils avaient préparé leurs plus belles chambres et tué leurs plus grosses volailles pour bien recevoir nos soldats. Afin de m'assouplir à la conversation, je m'étais mis en rapport avec les jeunes gens de la ville, j'assistais à leurs réunions d'étudiants, je faisais avec eux des excursions. Un jour, les fils d'un haut magistrat de la ville m'emmenèrent chez leur grand'-

mère, dont la propriété touchait au Rhin. Après un temps de conversation, Mme Grimm envoya au jardin ses petits-enfants et, me retenant par le bras : « Monsieur, vous êtes Français, laissez-moi vous montrer mon sanctuaire. » Elle prend une clef, et me conduit dans une grande pièce obscure, dont elle ouvre les volets. « L'Empereur Napoléon Ier a dormi dans cette chambre. Je n'y ai rien changé depuis. Je ne la montre pas aux miens : ils ont accepté d'être fonctionnaires prussiens, mais vous, monsieur, qui allez être officier français, dites-moi bien sincèrement : la France pense-t-elle encore à nous ? »

Voilà sur quel fond et parmi quels éléments nous devons aujourd'hui agir.

Un autre correspondant m'écrit : « Au collège de Sierck, nous avions (avant 1870) constamment des élèves de la région Trévisoise. Nous les considérions presque comme des nôtres. Le français sur la terre rhénane était réservé aux études et aux relations relevées, mais le patois franco-tudesque avait cours parmi le peuple, des deux côtés de la frontière prussienne. Les coutumes et les mœurs y sont pareilles et souvent les gens y sont apparentés. L'infusion du sang vieux-germain qui s'est effectué chez les peuples rhénans dans une large mesure depuis 1870 a quelque peu gâté, dans la ville surtout, le type franco-celto-romain, l'un des mélanges les plus heureux de la terre. Néanmoins l'aversion que ce peuple a toujours ressenti pour le type prussien-protestant subsiste ; il n'y a pas eu absorption. Au dehors dans les dernières années on se rendait mal compte de la situation ; on entendait toujours la voix de la *Ligue évangélique* de Cologne qui financièrement et intellectuellement opprimait tout. Elle avait son appui à Berlin et dans les universités protestantes. Plus d'un de ces gens trouvera de lui-même le pont du Rhin (Olinger, professeur à Metz, Moulins-les-Metz.)

(6) De plusieurs côtés on m'écrivit pour me confirmer dans ma supposition. Voici la consultation précieuse de M. Ch. H. Boudhors, professeur au lycée Henri IV : « Le capitaine Florentin « ancien capitaine des grenadiers du 101e de ligne » (p. 1 de l'édition Hetzel in-16) est, je crois, le grand-père du général Florentin, ex-chancelier de la Légion d'honneur.

« Le colonel d'artillerie Metzinger (p. 22) est l'aïeul, sans doute, du général Metzinger, qui fut commandant de Corps d'armée à Marseille.

— L'ancien commandant de la vieille garde Michelair (p. 21-22) — pour : Micheler — est le père du général Micheler qui prit sa retraite comme général commandant la division de Grenoble, après avoir fait les guerres d'Italie et la guerre de 1870-1871, et qui eut trois fils, tous officiers, dont le second, Henri Micheler, commanda le Ve corps d'armée en Argonne (1914-1915), et mourut en 1917, des suites de ses blessures ; dont le troisième, Alfred, commandait un groupe d'armées sur la Somme, en 1916, et à l'époque de la bataille de l'Aisne en 1917. Je me rappelle m'être fait indiquer, à Phalsbourg, en 1909, la « maison Micheler ».

« Le capitaine Richard (p. 22) et sa femme (p. 42 et autres) ont également existé. Et si, au lieu de « Pauline Richard » (p. 97), Erckmann-Chatrian avait (ou avaient) dit : « Delphine », j'affirmerais que c'est ma grand-mère paternelle qui est désignée.

« D'autres noms me sont inconnus. D'autres, que je connais manquent (le général Thierry, beau-père du général Micheler — les Lecker, alliés depuis aux généraux Logerot) ; d'autres, enfin, me rappellent seulement des causeries auxquelles j'assistais, écoutant mon père et ses parents évoquer les souvenirs d'enfance de Phalsbourg. Et tous ces noms, je les ai retrouvés, discernés, sous l'usure du temps, lus sur les pierres abandonnées des tombes exilées, au cimetière.

« Les auteurs ont-ils rapporté les propos authentiques, ont-ils reproduit les traits personnels de ces Phalsbourgeois ? Je ne saurais le dire. Mais ils ont certainement su représenter le *type*. Quand j'ai lu ces quelques lignes (p. 5-6) sur les femmes de ces vieux soldats de l'Empire, et leurs propos narquois, et leur bienveillante et ironique sollicitude pour leurs maris, il m'a semblé que j'entendais parler, dans Phalsbourg même, ces solides et fines ménagères dont les causeries familiales m'avaient fait connaître le caractère et le langage.

« Excusez, Monsieur, ce luxe d' « érudition onomastique » (si j'ose dire !) Mais ces noms, pour moi, c'est autre chose que des syllabes. C'est eux, et tout ce que j'en voyais survivre autour de moi, et tout ce que ma sensibilité et mon imagination leur ajoutaient, qui ont nourri de réalité mon attachement, dès l'enfance, à la Lorraine tenace et railleuse, à l'Alsace robuste et enjouée. Et, dans le rapatriement des provinces longtemps exilées, je me retrouve, grâce à eux, chez moi, dans ce coin de France que j'aimais, sans l'avoir vu français, et d'autant plus. »

Et cette lettre encore, également précieuse, que madame de

Malleroue me fait l'honneur de m'adresser. « Il y a dans les *vieux de la Vieille* un épisode dont la petite Chapelle Saint-Jean à Phalsbourg a été le théâtre. Je suis la petite-fille du commandant Tardy de Montravel devenu plus tard colonel ; son nom est exactement rapporté et la véracité de cette scène grandiose est absolue Le nom de mon grand-père se trouve encore, et toujours comme Commandant la place de Phalsbourg, dans *Waterloo*, un autre des romans nationaux d'Erckmann et Chatrian. Presque tous les noms cités dans les *Vieux de la Vieille* me sont bien connus pour en avoir souvent entendu parler par ma mère ; et ces noms sont encore portés par plusieurs de nos vaillants généraux tels que Micheler, Metzinger, etc... »

(7) Une question s'était posée de savoir si le *deux centième anniversaire* était bien de Balcer. M. Aulard posait l'interrogation J'ai trouvé la brochure que du Canada Georges Balcer envoyait à l'auteur de *Colette Baudoche*, et qu'il signait « un vieux Sarrelouisien qui lui non plus ne veut pas désespérer. »

(8) M. Leo Deguy de Lille m'écrit : Le petit Raymond, âgé de 20 ans, soldat allemand mais d'un village d'Alsace nous disait : « Mon papa voudrait tant redevenir Français ! » Un an après son régiment revint loger dans ma rue. Son premier mot en nous revoyant fut : « Malheur für Boches. Nous arrivons de Flers et Martinpuech (Somme). C'est la débâcle. Les Anglais nous poursuivent jusqu'au Rhin. Que mon papa va être content ! L'Allemagne kapout. » Il ne pensait qu'à la joie de son père. Nous avons fêté le succès avec une tasse de vrai café, notre boisson de luxe, aux cris de « Vive la France », et ce n'était pas l'Allemand en uniforme qui y mettait le moins de ferveur. »

(9) L'heure est venue de former un comité de Français originaires de Sarrelouis et de sa région (y compris le canton de Bouzenville). La présidence d'honneur en va tout naturellement au général Peaucellier, sarrelouisien et l'un des doyens de l'armée française.

Tous les descendants des sarrelouisiens de nationalité française enverront leur adhésion à M. Eugène Kock, secrétaire-trésorier, 146, rue du Temple à Paris ; ils sont priés d'indiquer les liens de famille qui les rattachent à la région de la Sarre.

(10) Cette esquisse des notables à Mayence est vraie, mais nous donne une scène officielle. Qu'y a-t il derrière cette façade!

Au soir de ce jour mémorable, dans une sorte de restaurant ou de bodéga, des aviateurs s'empressaient autour de jeunes femmes, et Forain entendit l'une d'elles, une Allemande pourtant, qui disait en français : « Attendez donc que les Allemands soient partis ». Voilà de l'humble vie quotidienne.

Une troisième note doit être donnée. Je la trouve dans un article du *Tag* intitulée : *Quand même!*

On doit aussi apprendre de l'ennemi, oui certainement, et l'ennemi est notre meilleur maître. Dans ces journées pleines d'horreur qui ont vu l'écroulement politique économique et moral de l'Allemagne, mes pensées se fixent constamment sur le groupe de Mercié aux Tuileries : « Quand Même! » Ce n'est pas une œuvre d'art de premier ordre, mais c'est un modèle de la matérialisation des sentiments de toute une nation : la devise de la Ligue des patriotes... « Quand Même! » les Français ont aimé plus ardemment la Patrie vaincue que la Patrie triomphante; on s'enivrait presque du « Gloria Victis » Toujours et toujours. Déroulède lançait son « Qui vive? La France! » Imitons la belle coutume française : ôtons les chapeaux, courbons respectueusement nos têtes devant les drapeaux déchirés par les balles, enfumés par la poudre des innombrables victoires de notre armée, qui plus que jamais peut être dite la première du monde. Restons fidèles à nos souvenirs ineffaçables, à nos espérances indestructibles..... «... Démocratie et république, libéralisme, conservatisme, nationalisme, radicalisme, monarchisme, tout cela, dit le Français, ne sont que des prénoms! Tous nous avons un seul nom patronymique commun, nous sommes Français ». Apprendrons-nous enfin, nous aussi à ne nous sentir que frères et sœurs d'une grande famille allemande? »

Je recopie cet article allemand, cité par Henry Bordeaux, dans *Sur le Rhin*, pour ne pas dénaturer ce qu'il y a de fierté dans l'âme de nos ennemis vaincus, et puis pour la joie de constater qu'après que nous avons si longtemps demandé au *Discours à la nation allemande* de Fichte comme on se relève de Iéna, maintenant les Prussiens demandent des leçons à la glorieuse propagande de la Ligue des patriotes. Cette page du *Tag*, ce *De profundis clamavi* de l'Allemagne donne à l'histoire la mesure des services rendus par Déroulède et ses amis.

Tout ce qui rappelle notre ancienne collaboration avec la population de la rive gauche doit être mis dorénavant en valeur. Je dédie à nos troupes d'occupation sur la rive gauche ces quelques notes sur les troupes rhénanes qui dans les derniers siècles ont servi la France (et j'en fais mon remerciment au lieutenant Waline, à *l'Histoire des troupes étrangères au service de la France* de Fieffé (1854) et à *l'Histoire de l'infanterie française* du général Suzanne (1876).

Les lansquenets et les reitres (*lands knechts* et *reiters*) qui, du XIIIe au XVIIe siècle, servirent en bandes dans les armées françaises, venaient de Saxe, de Brunswick, de toutes les contrées de l'Empire, particulièrement du Duché de Deux-Ponts et des pays Rhénans.

Au début du XVIe siècle, ces mercenaires allemands affluèrent en France. Les petits princes des bords du Rhin qui, depuis longtemps, inclinaient vers nous et qui avaient appuyé la candidature de François Ier à l'Empire, redoutaient la vengeance de Charles-Quint et vendaient des troupes à son plus puissant ennemi.

Vers 1558, les lansquenets étaient groupés en trois régiments commandés par des capitaines généraux, l'un de ceux-ci était le comte du Rhin, il touchait, comme commandant de régiment, 1000 livres d'appointement par mois. Dès cette époque, les troupes allemandes qui servaient la France avaient même des colonels-généraux : en 1542, Jean, baron de Heidesch, en 1544, François de Clèves, en 1602, Maurice, landgrave de Hesse-Cassel.

Au XVIIe et au XVIIIe siècles, de nombreux régiments d'infanterie ou de cavalerie allemands sont levés par la France ; en général, ils participent à une ou plusieurs campagnes, puis ils sont dissous ou incorporés dans d'autres régiments « étrangers ». Quelques-uns, cependant, à partir de 1654, subsistent et deviennent permanents. Au début de la Révolution certains régiments de cavalerie portaient encore des titres étrangers, tel le *Royal Allemand* qui se distingua si maladroitement aux Tuileries le 12 juillet 1789, mais depuis longtemps ces régiments ne recevaient plus d'étrangers, et le Royal Allemand, commandé par un lorrain, le prince de Lambesq, n'avait d'allemand que le nom. Au contraire les huit régiments d'infanterie *Alsace*, *Salm Salm*, *La Marck*, *Royal Suédois*, levés au XVIIe siècle, et *Royal Hesse Darmstadt*, *Nassau*, *Bouillon*, *Royal Deux Ponts*, levés au XVIIIe siècle, étaient Allemands, ou plus exactement Rhénans.

A l'origine, plusieurs ont été levés en pays rhénan par des princes, amis de la France. Le plus ancien, le régiment d' « Alsace » qui garda son nom même après l'annexion de Strasbourg, avait été levé par Guillaume de Nassau-Sarrebrück. Au XVIIIe siècle, le régiment de

Nassau est levé par un autre prince de Nassau-Sarrebrück, Guillaume-Henri. *Royal Deux Ponts* est levé en 1757 par Christian, comte de Forbach, duc de Deux-Ponts.

Jusqu'en 1792, les colonels de ces régiments sont pour la plupart des gentilshommes allemands, et une étude approfondie permettrait certainement de reconnaitre en très grand nombre, parmi les officiers, des représentants de la noblesse rhénane. Pour ne citer qu'un exemple le régiment d'Alsace a pour colonels, à partir de 1667, les princes de Birkenfeld. L'un d'eux, au siège de Barcelone, répond à Vendôme, qui cherche à l'éloigner de la tranchée : « Je tiens d'autant plus à rester à mon poste que la brèche est défendue par les Allemands impériaux, commandés par mon cousin de Darmstadt ; je veux leur montrer que *les Allemands de France* savent faire leur devoir. »

Cet *Allemand de France* devint en 1733 duc de Deux-Ponts et se démit de son régiment en faveur de son fils. Jusqu'en 1776, le colonel d'Alsace est toujours un prince de Deux Ponts ; le dernier, Maximilien-Joseph, deviendra roi de Bavière en 1806.

Au milieu du règne de Louis XV, notre infanterie allemande comptait 525 officiers et 7.600 soldats. Certes, tous n'étaient pas Allemands. Ces régiments recevaient des Français, en général originaires de nos pays alsaciens et lorrains. C'est ainsi que Kellermann, né à Strasbourg, fut cadet dans *Lowendahl*, puis enseigne dans *Royal Bavière* (qui prit par la suite le nom de *Royal Hesse-Darmstadt*). Mais tous les pays qui bordent le Rhin nous donnaient des soldats, et le régiment de *Bergh*, qui fut incorporé en 1760 dans celui d'*Alsace*, avait été levé en 1744 par un baron de Bergh dans le pays de Juliers, près d'Aix-la-Chapelle.

Dans ces régiments allemands, les commandements se faisaient en allemand, et la solde y étaient plus élevée, afin d'attacher à la France les princes ou les nobles qui les commandaient.

Ainsi, pendant des siècles, avant que la Révolution n'ait poussé jusqu'au Rhin les soldats français, des Rhénans se sont battus pour la France, et bravement ! Ils se disaient toujours Allemands, mais *Allemands de France*, et les derniers d'entre eux, en 1791, réclamèrent le titre de Français et le droit de servir en cette qualité. De fait, on les retrouve en 1792 à l'armée des Ardennes et sous les ordres du Bavarois Luckner.

Quels étaients les sentiments de ces mercenaires à notre égard, au XVIIe et au XVIIIe siècle ? Leurs fréquents déplacements à travers la France et leur contact avec nos régiments nationaux ne pouvaient que les rapprocher de nous. Ces petits cousins de Spire ou de Deux-Ponts devaient presque se trouver chez eux, d'ailleurs, au milieu du

XVIIIe siècle, dans cette Lorraine qui avait encore ses douanes tournées contre la France, qui faisait toujours partie de la province ecclésiastique de Trèves, et qui ne savait pas exactement où était sa frontière avec l'Allemagne, à tel point qu'au moment des élections pour les Etats-Généraux, on ne sut pas, dans le bailliage de Bouzonville, si certains villages étaient français ou allemands.

Sur les entrées militaires en Lorraine, en Alsace et dans toute la Rhénanie, voir parmi tant de belles pages de tous les journaux les *Merveilleuses heures d'Alsace et de Lorraine*, par Louis Madelin, et *Sur le Rhin*, par Henry Bordeaux.

TABLE DES MATIÈRES

ACHEVÉ D'IMPRIMER

LE 24 AVRIL 1919

PAR

L'IMPRIMERIE DE VAUGIRARD

POUR

LA SOCIÉTÉ

LITTÉRAIRE DE FRANCE.